

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

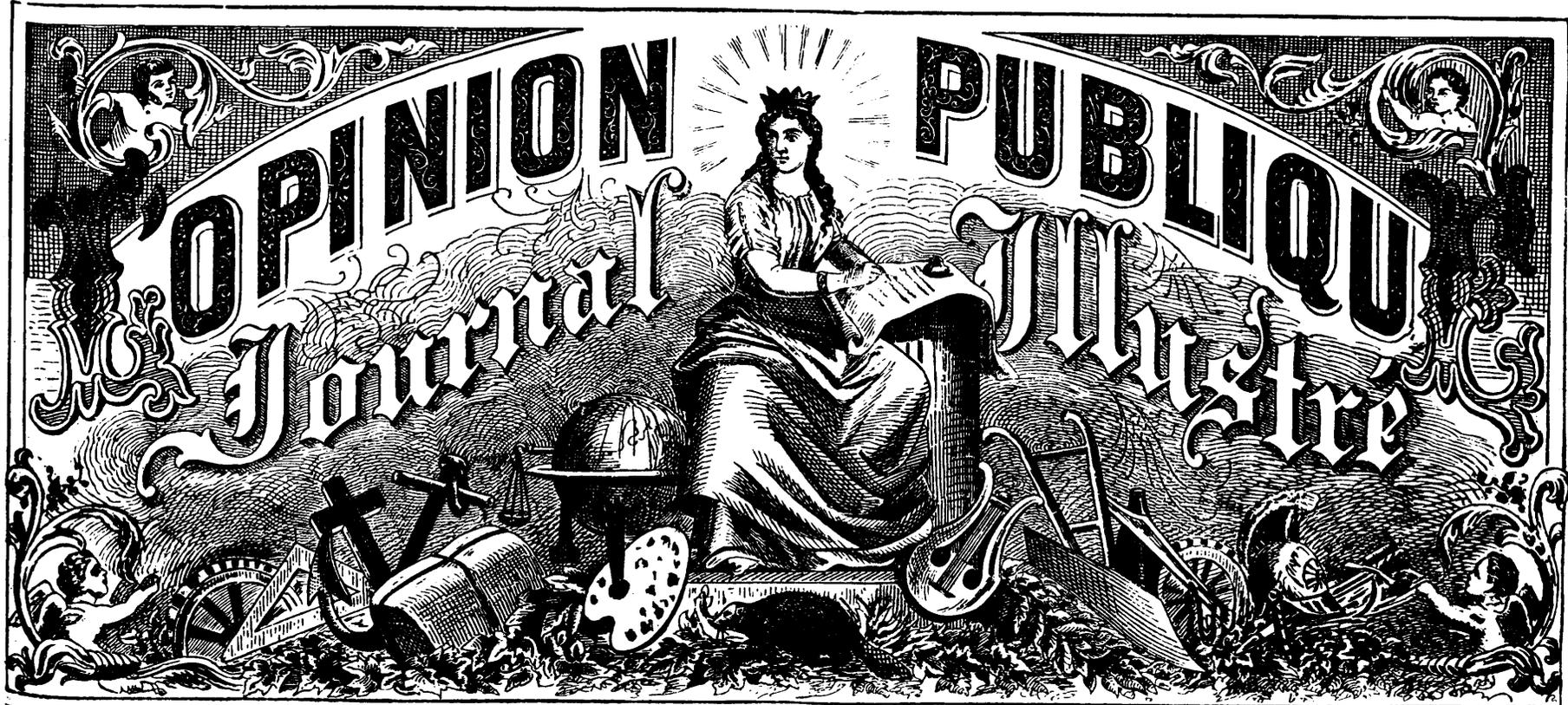
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. ^

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.



Vol. I.—No. 41.

MONTREAL, JEUDI, 13 OCTOBRE, 1870.

ABONNEMENT \$2 50
PAR NUMERO 5 CENTIMS.

UN BON CONSEIL.

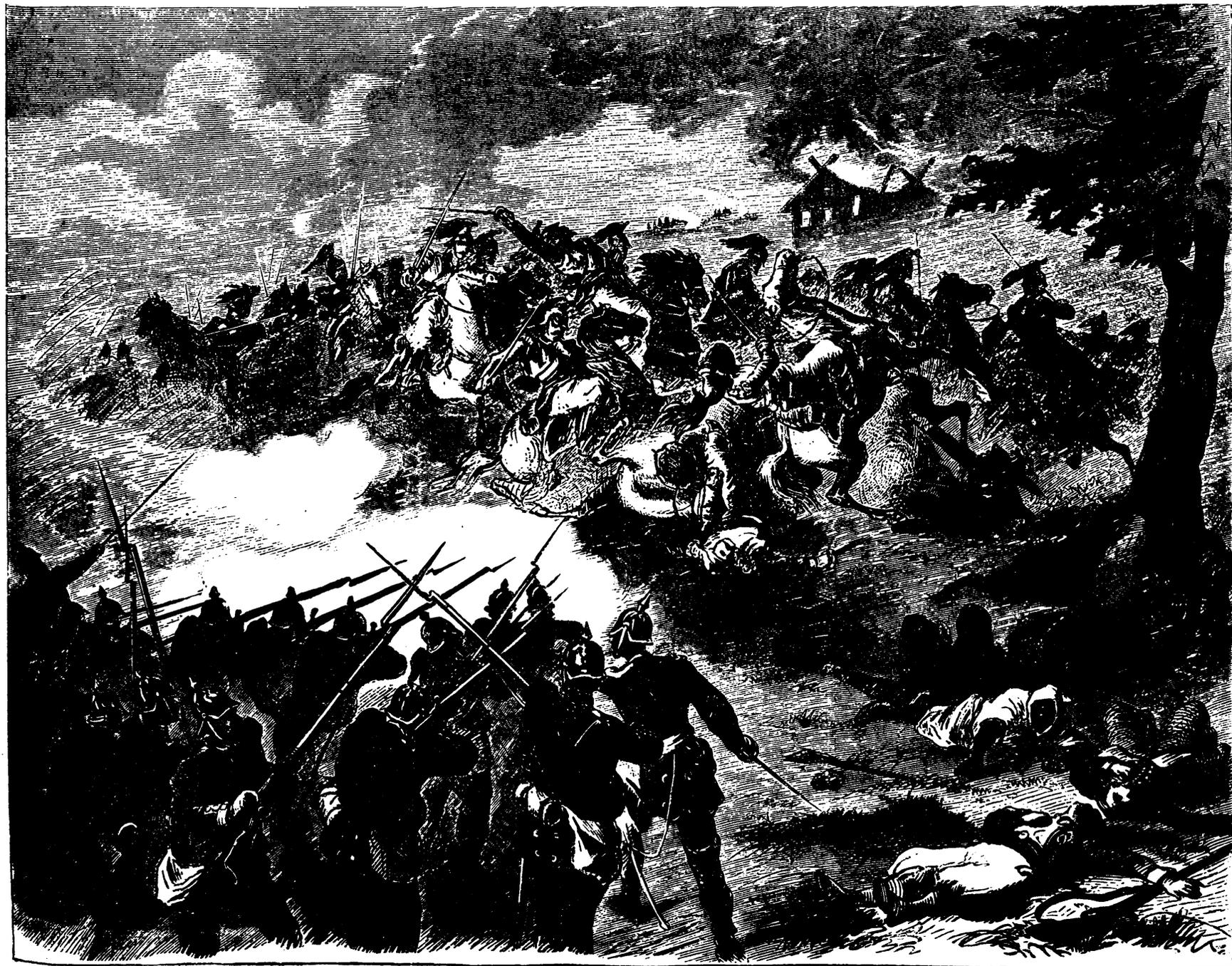
Il est des choses qu'on est intéressé à conseiller mais qui n'en sont pas moins bonnes pour cela. Par exemple, qu'un journal conseille aux marchands d'annoncer, on dira : c'est naturel. Mais si les annonces sont utiles au journal, elles ne le sont pas moins à ceux qui les paient. Les Canadiens-Français en cela, comme dans tout le reste, hésitent longtemps avant d'annoncer, beaucoup croient que c'est de l'argent perdu. Il est facile pourtant de se convaincre du contraire, et l'exemple des marchands anglais et américains devrait ouvrir les

yeux. Croit-on qu'ils paient tous les ans aux journaux des centaines et quelquefois des milliers de piastres par plaisir et par pure libéralité? Sans doute, ils le font très souvent, pour encourager un journal, mais ils savent bien que cette libéralité fait leur affaire. La société est organisée de manière qu'on s'enrichit en enrichissant les autres ; c'est par la protection et l'encouragement mutuels que les différentes classes se soutiennent et parviennent. Ceux qui s'écartent de ces lois sages et ne consultent que leur égoïsme végètent généralement dans un coin obscur, et c'est juste.

Mais nous croyons que les amis d'un journal devraient encourager de préférence les marchands et les industriels qui annoncent.

Ces marchands qui se donnent tant de trouble pour faire connaître leurs marchandises méritent plus d'encouragement que ceux qui craignent de risquer quelques piastres.

Chacun devrait avoir pour principe de travailler à enrichir ceux qui montrent le plus de zèle, d'activité et de libéralité, de donner à ceux qui donnent. Il faut faire une différence entre l'homme qui se hâte d'enfermer dans son coffre tout le produit de ses marchandises et celui qui donne d'une main ce qu'il reçoit de l'autre. Ce sont des réflexions bien naturelles que chacun devrait faire.



UNE CHARGE PAR LES CUIRASSIERS A SEDAN.

L'OPINION PUBLIQUE.

LUNDI, 10 OCTOBRE, 1870.

GOULET.

Un nouvel épisode dans le Nord-Ouest! Voici à peu près les circonstances rapportées par un journal anglais. Elzéar Goulet avait joué un rôle quelconque dans la mort de Scott, quoiqu'on ne puisse savoir exactement la part par lui prise à ce douloureux événement. Il était, à tout hasard, l'un des plus actifs appuis de Riel, ce qui le faisait d'autant plus détester des anglais de Winnipeg. Depuis l'arrivée des troupes, il était resté au milieu des méfis français, se gardant bien de s'aventurer sur le territoire ennemi. Au commencement de Septembre, M. Cunningham, correspondant spécial d'un journal de Toronto, engagea Goulet comme guide dans une excursion qu'il projetait et l'assura qu'il pouvait venir en ville sans courir aucun danger d'être molesté.

Goulet, confiant, traverse la rivière et vient se mettre aux ordres du journaliste. Pendant qu'il attend son maître, ne soupçonnant rien, la mort plane déjà sur sa tête. Un parent de l'un des prisonniers de Riel au Fort Garry, croit reconnaître dans Goulet, celui qui avait bandé les yeux à Scott et donne l'éveil aux amis de la victime de Riel. Par quelques mots saisis au passage, Goulet est mis au courant du péril qui le menace et prend la fuite. On le poursuit et parmi ses ennemis improvisés se trouvent deux volontaires d'Ontario. Il se jette à l'eau pour traverser la rivière et aller se mettre en sûreté au milieu des siens: on le suit encore et des projectiles lui sont lancés du rivage; il en est atteint à la tête, disparaît sous l'onde et quelques instants après, on retrouve un cadavre. Quelques anglais du Haut-Canada, pour atténuer l'horreur du forfait, mettent en doute l'histoire du projectile et prétendent que le soldat qui s'est précipité à la nage derrière Goulet ne l'a fait que pour sauver le malheureux méfis. Et ces bons enfants de la vertueuse Province sœur, croient avoir mis la dernière main, et une habile main, à leur œuvre de blanchissage de nègres en affirmant d'un air tout-à-fait triomphant que les deux volontaires qui ont tué Goulet sont des catholiques Romains!

On avait quelque temps auparavant menacé les jours d'un prêtre et parlé de se débarrasser de Mgr. Taché. L'auteur de tout ce mal, c'est surtout le Colonel Wolseley, un imbécile habillé en officier à qui le gouvernement anglais avait confié la conduite de l'expédition. Comme il n'y avait pas absolument d'héroïsme à aller au Nord-Ouest par un beau temps d'été et à entrer au Fort Garry quand les portes en étaient ouvertes, il a cru donner à son entreprise un cachet belliqueux et chevaleresque, en provoquant des ennemis qui étaient absents et en insultant tous les méfis français dans une Proclamation ou ordre du jour à ses soldats, qui restera longtemps un modèle de sottise, malgré la consécration dont ont voulu la revêtir ici des gens dont le plus grand nombre savent mieux dîner que comprendre une question politique.

Nous n'avons pas, dans le temps, hésité à désapprouver l'exécution de Scott, que nous avons, des premiers dans le journalisme français, qualifié de meurtre. La noyade de Goulet, à quelque point de vue qu'on se place, est mille fois plus atroce. A moins que les auteurs n'en soient vigoureusement recherchés et sévèrement punis, à moins que les Haut-Canadiens ne désapprouvent unanimement et énergiquement cet acte de barbarie, il y aura parmi toute la population française et catholique de la Puissance, un sourd mécontentement qui a pris naissance dans la question de l'arbitrage et qui trouvera la trainée de poudre suffisante pour produire l'explosion dans le meurtre de l'infortuné Goulet. Heureusement pour nous et pour toute la Confédération, il y a là bas un Archibald et un Taché qui sont chargés d'avoir plus de patriotisme et plus d'esprit que tout le Haut-Canada réuni. Faisons des vœux pour leur succès: qu'ils soient à la hauteur de leur tâche et qu'ils fissent promptement une plaie qui, en s'élargissant, peut devenir l'abîme, le tombeau de la Confédération.

J. A. MOUSSEAU.

A QUÉBEC.

La guerre est rallumée entre le *Journal de Québec*, le *Canadien* et *L'Événement*.

Qu'on ait l'humour belliqueuse à Québec, ce n'est pas étonnant, on ne vient pas au monde sur des remparts, pour rien: on ne grandit pas au milieu de tant de souvenirs guerriers sans que le caractère s'en ressentie fortement.

Mais ce qui nous surprend, c'est qu'on puisse se battre si longtemps sans se détruire.

Il est vrai que la guerre de plume n'a pas subi des perfectionnements bien dange-reux; on ne connaît pas encore la plume rayée, la plume à aiguille, la plume mitrailleuse. C'est heureux, car il y a longtemps que M.M. Cauchon, Evanturel et Fabre dormiraient ensemble

pour toujours sur les plaines d'Abraham. C'est tout le contraire, même, plus ils se battent plus ils paraissent vigoureux et s'en portent bien; M. Evanturel n'a pas même perdu un poil de sa barbe.

Quelques fois on dirait à voir leurs plumes se croiser avec tant de furie, à entendre leurs cris, que tout est fini, qu'il ne restera plus rien de ces fiers combattants, mais non, de l'encre, de l'encre en abondance et pas une goutte de sang. Plusieurs fois notre charitable Monette qui ne manque jamais une bonne occasion, a pris son chapeau pour aller à Québec pour organiser une de ces pompes funèbres qui font son bonheur, chaque fois le résultat a trompé ses espérances. A quoi sert maintenant d'avoir un si bon métier avec des gens pareils?

Je viens de dire que les Québécois naissent naturellement belliqueux, mais M. Fabre ne peut invoquer les mêmes raisons pour expliquer sa conduite, car il n'est pas né à Québec. C'est un enfant de Montréal où tout le monde naît avec la douceur de l'agneau. Eh! lui-même, on l'a connu, il n'y avait pas de caractère plus doux, plus paisible, ses premiers chants furent des chants d'amour et de fraternité.

Mais alors Québec est encore pire que je pensais; il n'est pas même nécessaire d'y naître, il suffit d'y passer pour devenir querelleur. Et dire qu'on ne rencontre dans les rues que des figures aimables et souriantes, que des gens, des femmes surtout, qui ont l'air de vous dire comme ça, sans arrière pensée:—vous êtes bien gentil, monsieur.

C'est évidemment une curieuse ville que Québec! Comme c'est vrai qu'il ne faut pas se fier aux apparences!

Ce qui me frappe dans cette lutte, c'est que les adversaires de M. Fabre fassent un si grand usage de la girouette. Serait-ce une arme nationale, une enseigne ou une emblème, comme la feuille d'érable ou le castor? Le savant et spirituel Dr. Larue devrait bien éclaircir ce point. Il est vrai que les girouettes doivent diablement tourner à Québec, c'est si élevé! il doit toujours vanter sur cette fameuse citadelle qui touche les nues.

* *

Une idée m'est venue, l'autre jour, à propos de je ne sais quoi. On dit souvent qu'il n'y a pas autant d'hommes de génie maintenant qu'autrefois: je ne sais si c'est vrai, car il est difficile de peser les intelligences, mais si le fait était constaté, on pourrait peut être l'expliquer en disant qu'il suffit maintenant d'avoir de l'imagination et de la mémoire pour intéresser et amuser les hommes.

Il serait curieux de calculer le nombre de discours, d'articles et de livres inspirés par les génies qui nous ont précédés. Il y a autant de choses écrites sur toutes les questions et toutes les matières, qu'un homme peut se faire une belle réputation et composer des milliers de pages sans exprimer une idée nouvelle. Savoir imiter, tailler et coudre est aujourd'hui chose importante en littérature, et qui dispense d'avoir du génie. J'en connais qui commencent avec du Guizot, prennent du Montalembert et du Lacordaire sur leur chemin et finissent avec du Veillot ou du Bossuet; ils s'animent et s'enthousiasment comme si tout cela était à eux, ils finissent par le croire et le faire croire aux autres. Ce sont des ac eurs, et ils se croient auteurs.

* *

Un homme que j'admire sans le connaître, c'est le Dr. H. Larue de Québec. Voilà un homme vraiment intelligent, un homme qui a des idées, une organisation complète, propre à tout, un talent à la fois fin et sérieux, traitant bien de toutes choses dans un langage facile et délié. Ses études sur l'histoire, la littérature et l'économie politique portent toutes le cachet d'un esprit large, fécond et droit. On dirait toujours qu'il dit comme tout le monde ce que tout le monde doit savoir.

Il publie en ce moment un travail plein d'intérêt sur les corporations religieuses, catholiques de la ville de Québec. Un pareil travail par un homme dont l'esprit et les sentiments doivent être au dessus des préjugés et de la dissimulation, aura le meilleur effet sur la population anglaise et sur beaucoup de nos compatriotes. Il ne fait pas de phrases, mais il donne des chiffres, des faits, des faits éloquentes bien propres à nous édifier sur l'origine de nos institutions.

Il commence par le séminaire de Québec, en écrit l'origine, les progrès et l'organisation, et démontre ce que peut faire le dévouement religieux et national. comment avec un salaire variant de vingt à cent piastres par année, 34 prêtres consentent à travailler quatorze ou quinze heures par jour au bonheur et à l'instruction de la jeunesse. Et on sait quels hommes sont les prêtres du séminaire de Québec! On voit aussi ce qu'il a fallu d'économie, d'énergie et d'intelligence pour supporter les grandes dépenses occasionnées par la fondation et le maintien de l'Université Laval. Il est bon qu'on sache cela, c'est de nature à calmer des mécontentements politiques, à faire oublier des excès de zèle dont tout le clergé ne doit pas porter

la responsabilité. Nous faisons ces remarques pour le trop grand nombre d'hommes instruits de Montréal, qui oublient tout le bien fait par le clergé pour ne voir que certaines exagérations inspirées par des craintes justifiables.

L. O. DAVID.

ACTUALITÉS.

3ÈME RÉG. DES ZOUAVES A SÉDAN.

Le 3me régiment des zouaves de la garde n'a pas voulu accepter la capitulation. Il a refusé de déposer les armes. Au moment suprême, il a serré les rangs qu'une bataille de trois jours avait fort éclaircis; le clairon a sonné la charge, et, avec une impétuosité d'élan irrésistible, le régiment s'est précipité sur les masses profondes des Prussiens, dans lesquelles il a fait une trouée et s'est frayé un sanglant passage. Tous ces braves soldats voulaient mourir, pas un ne voulait se rendre.

Trois cents ont franchi les masses qui les enveloppaient. M. Le général Pellé et son aide de camp, M. de Rainvilliers, ont été faits prisonniers à Sedan.

Le brave général a refusé, ainsi qu'un de ses collègues, d'adhérer à la capitulation. Voici la lettre qu'il vient, à ce sujet, d'écrire à sa femme:

"Sedan, 3 septembre.

"Je suis prisonnier de guerre avec toute l'armée.

"Jamais aucun peuple n'a subi un tel affront.

"Dis à ton frère que, s'il lit la convocation de la réunion du conseil de guerre tenu pour la reddition de l'armée, il verra que des généraux n'ont pas partagé l'avis de se rendre. On ne les a pas nommés. Dis-lui qu'il écrive et que tout le monde sache bien que ces deux généraux qui n'ont pas adhéré sont le général Pellé et le général Carré de Bellemare.

"Le général de division, PELLÉ."

On lit dans la France:

Une nouvelle mitrailleuse a été expérimentée au polygone de Vincennes.

Cet engin est adhérent à une petite machine à vapeur de la force d'un cheval, c'est elle qui projette la balle. Donc pas de poudre, pas de cartouches, pas de détonation. On voit tout de suite les nombreux avantages de cette innovation. La nouvelle machine, ne s'échauffant jamais, peut fonctionner sans relâche pendant une journée entière, et lancer une quantité infinie de projectiles, puisqu'il ne s'agit pour augmenter le nombre des canons, que d'accroître la puissance de la machine à vapeur.

Une mitrailleuse de la force de trois chevaux pourrait lancer deux cents balles par seconde et tirer sans interruption.

Cette mitrailleuse ne doit pas être chargée. Un récipient reçoit les projectiles. On les jette par pelletée, et la machine fait le reste.

Il n'y a pas plus de dix jours que le plan de cette machine a été soumis à M. Trochu. Le gouverneur de Paris donna des ordres immédiats pour les essais; ils ont eu lieu hier, et nous croyons pouvoir affirmer qu'ils ont été satisfaisants.

La portée de cette mitrailleuse est, à peu de chose près, celle du fusil chassepot.

L'inventeur est chargé d'en fabriquer 200 en huit jours.

—Parmi les papiers divers trouvés aux Tuileries, on a remarqué un morceau de musique tiré de la cour du roi *Pétard*, opéra bouffe joué aux Variétés; c'est la ronde dans laquelle l'infortuné monarque raconte sa dernière bataille, et dont voici les premières paroles:

Mes enfants, je perds mon empire.

L'honneur, la gloire et *catena*,

Et pourtant je dois vous le dire:

Je suis content d'avoir vu ça!

Le reste est encore plus en situation. C'est navrant d'a-propos.

—S'il faut en croire le "Daily News" de Londres, un savant autrichien, le professeur Faber, de Vienne, aurait tout dernièrement exhibé en Angleterre, aux yeux émerveillés des *cockneys*, une machine à langue et des lèvres, qui sont mises en opération par un appareil mécanique faisant aussi sortir un courant d'air qu'on indique pour produire différents sons et accentuant la prononciation.

Cette machine prononce fort distinctement les lettres de l'alphabet, les syllabes et les mots qu'on veut lui faire dire: elle peut même exprimer toutes les affections possibles.

Le journal qui donne une description de cette machine dit ingénument qu'elle n'est d'aucune utilité, vu que chacun a sa machine à parler.

Un homme très connu, qui a appartenu à l'Assemblée constituante, Mr Beslay, lequel est âgé de soixante-quinze ans, s'est engagé dans le 20e de ligne. Il a pris, dit le *National*, sa feuille de route et s'est mis en devoir de se rendre à Metz, où est son régiment.

Le 18, au matin, il est tombé entre les mains des Prussiens, et il a assisté, étant dans l'armée prussienne, à la bataille du 18. Il avait eu soin de mettre sa feuille de route dans son soulier. On ne vit donc en lui qu'un vieillard inoffensif. On le relâcha le lendemain et on le fit passer en Belgique. Il se rendra en France du côté de Montmédy, et, en chemin, il se trouva face à face avec un uhlan. On causa, il lui offrit un cigare, et puis le uhlan lui demanda quelle heure il était. Il tira sa montre et dit l'heure.

Alors le uhlan descendit de cheval et chemina à pied avec Beslay pendant dix minutes. Puis tout-à-coup il redemanda l'heure.

Mais je viens de vous le dire, répliqua Beslay.

—Eh bien, donnez-moi votre montre.

Il n'y avait guère à songer à la résistance. M. Beslay tira sa montre, et, en la tirant, il fit tomber à terre une pièce de 5 francs. Le uhlan se baissa pour la ramasser. Beslay, qui avait un énorme gourdin, profita du moment et lui en asséna un coup vigoureux sur la tête.

Le uhlan roula par terre; mais se relevant tout à coup, il se disposa à tirer son sabre. Beslay redouble et porte un second coup de gourdin.

Cette fois, le uhlan tombe pour ne plus se relever.

Beslay se hâte de donner la liberté au cheval, qui part au galop, et lui-même se glisse à travers bois et forêt pour arriver à Montmédy.

—On lit dans *L'Univers Illustré*.

Devant la "Patrie en danger," les défaillances ont cessé, l'énergie est revenue, les populations et les fonctionnaires qui sont à leur tête luttent ensemble de résolutions viriles. A l'heure qu'il est, ceux qui, comme le préfet de la Meurthe et le maire d'Épernay, se piqueraient de politesse envers messieurs les Prussiens, n'auraient qu'à faire à l'avance leurs paquets pour l'Amérique.

C'est probablement le parti que ce dernier fonctionnaire est en train de prendre.

Au Havre; où il s'était réfugié, des pétitions ont circulé pour demander son expulsion de la ville. Peut-être est-ce faire expier un peu durement à ce pauvre homme un moment de faiblesse. Ce que j'aime mieux, c'est l'engagement pris par tous les restaurateurs parisiens de ne plus laisser vendre chez eux une seule bouteille de vin de Champagne des maisons Moët d'Épernay et Perrier de Châlons. La chose a pu paraître d'abord un peu puérile. Le grand mal quand Paris se prive-rat de Moët et de Perrier, en ce moment surtout! Et la belle affaire quand il contraindrait leurs propriétaires à recruter leur clientèle chez l'étranger ou, au pis aller, à se défaire à perte de leurs caves! Il faut voir plus loin et plus haut. En fait de manifestation patriotique, il ne faut rien dédaigner: rien de ce qui peut entretenir dans les cœurs la haine contre l'étranger n'est puéril ni ridicule.

Au temps où la Suisse gémissait sous l'oppression de l'Autriche, le paon, dont le plumage formait la parure ordinaire des casques des seigneurs, était devenu un objet d'aversion: ses couleurs brillantes semblaient un symbole d'esclavage. Bientôt, dans tout le territoire des Waldstätten, il ne resta plus un seul de ces oiseaux. Un jour, dans une auberge, le soleil, en se reflétant dans un verre, semble y réunir les nuances du paon: l'homme qui allait boire brise son verre avec fureur. L'histoire a enregistré l'anecdote à titre de détail caractéristique. Qui sait si elle ne conservera pas au même titre celle dont j'ai parlé plus haut?

—On m'a assuré que nombre de nos Parisiennes avaient pris le deuil et avaient fait vœu de ne pas le quitter avant que le sol de la patrie ne fût purgé des Prussiens. Ainsi les dames de Varsovie s'interdirent tout luxe et toute parure en signe de la part qu'elles prenaient aux calamités publiques. Après la défaite d'Annibal, les dames carthaginoises donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages de navire.—Nous ne demandons pas autant au patriotisme des dames françaises. Qu'il leur suffise d'enflammer les cœurs, de communiquer aux combattants la haine de l'étranger, de recueillir les blessés, de leur prodiguer leurs soins, de monter la garde aux ambulances, et elles aussi auront conquis des droits à la reconnaissance de la patrie.

SOUVERAINS FRANÇAIS QUI ONT ÉTÉ CAPTIFS.

Il est curieux et intéressant de compter les souverains français que le sort des batailles a faits prisonniers. I. Louis le Débonnaire, second fils de Charlemagne, qui devint roi des Francs en 814, fut renfermé par ses fils dans un monastère. En 830, il remonta sur le trône; peu de temps après, il fut de nouveau fait prisonnier. Enfin, la fortune lui sourit et il mourut sur le trône en 840. II. Son fils Charles le Chauve fut fait prisonnier par les nobles révoltés en 840. En 875, le pape le sacra Empereur à Rome, et il mourut dans le mois d'août suivant. III. A la bataille de Poitiers, en 1356, Jean le Bon fut pris par les Anglais. IV. Charles le Hardi fit Louis XI prisonnier, à Péronne. V. Après la défaite de Pavie en 1525, François I fut forcé de se rendre à Launoy, vice-roi de Naples, et devint ainsi prisonnier de Charles-Quint. Napoléon I. se rendit deux fois, en 1814 et en 1815, Napoléon III. clot la liste des souverains français que le hasard des batailles a rendus prisonniers. Autant que l'on peut en juger, ce n'est pas l'intention du roi Guillaume de retenir longtemps Napoléon III prisonnier. Il est très-probable qu'après la guerre il le laissera aller où il le désirera. On pense que Napoléon s'établira en Angleterre.

UNE EVASION.

Quoi de plus intéressant qu'une évasion de prisonniers? Deux évasions. Et que deux évasions? Trois, n'est-ce pas? Un des correspondants du *Temps* nous en signale justement tout autant: "Il vient de passer ici, écrit-il de Monthermé, dans les Ardennes, un capitaine du 6e de ligne qui s'est évadé de la prison d'Aix-la-Chapelle, déguisé en meunier. Hier, on avait déjà vu dans les environs de Givet 103 prisonniers français qui ont trompé la surveillance de leurs gardiens, et enfin Vervins a accueilli avec enthousiasme, il y a quelques jours, un zouave et trois turcos qui s'étaient cachés dans les bois de Trèves et qui sont arrivés dans cette ville exténués de fatigue." C'est peu de chose; mais cela fait toujours plaisir.

LA PIÉTÉ A PARIS.

Dans les circonstances douloureuses, le cœur de l'homme s'ouvre aux sentiments d'une piété sincère. C'est avec ferveur qu'il adresse au Dieu tout-puissant ses prières pour les êtres aimés qu'il sait en danger. Sous l'empire de poignantes préoccupations, une foule considérable se dirige chaque jour, depuis le commencement de la guerre, vers l'église Notre-Dame-des-Victoires. Dans une modeste chapelle, on voit se presser des vieillards, des femmes, des enfants, et aussi un grand nombre de jeunes soldats. Les vieillards appellent la faveur du ciel sur leurs enfants, qui, en ce moment même, affrontent le canon. Les jeunes femmes demandent à Notre-Dame-des-Victoires de leur ramener un frère, un mari, un fiancé; les enfants attendent un père; les femmes aux cheveux blancs comptent sur la miséricorde de Dieu, et le supplient d'étendre sa main protectrice sur leurs fils qui combattent pour l'honneur de la France. Tout le monde incline la tête dans le même élan de dévotion fervente, et les petits cierges brillent comme des étoiles d'espérance sur la herse de la chapelle.

CE QUE DIRA L'HISTOIRE.

Il est juste de donner la célébrité de l'infamie aux féroces bombardeurs de Strasbourg. Nous nommerons donc le général Adolphe Werder, le général prussien Schulz et le colonel du génie Mertens. Il faut espérer que la France, quand l'heure de l'expiation sera venue, n'oubliera pas ces noms tachés de sang. Mais aussi il importe que la nation sache quels sont les officiers intrépides qui, dans nos forteresses assiégées, tiennent

avec une valeur admirable le drapeau de la France. La patrie, douloureusement émue, acclame le nom du général Ubrich, le défenseur de Strasbourg; sa reconnaissance doit s'étendre aussi aux commandants des autres places, qui opposent une résistance indomptable aux canonnades prussiennes. Leurs noms, les voici:

- A Toul, M. Hack, major de cavalerie;
- A Bitche, M. Teyssier, chef de bataillon;
- A Phalsbourg, M. Taillant, chef de bataillon.

"LA MITRAILLEUSE EST-ELLE ANGLAISE."

Un bienveillant ami du journal nous envoie sous ce titre la curieuse découverte que voici:

"Dans les *Antiquités militaires* de Grose (*Grose's Military Antiquities*, 1801), il est mentionné qu'en Angleterre, dans l'année 1625, sous Charles 1er, on a accordé un brevet d'invention à un certain William Drummond. On décrit la machine comme composée d'un grand nombre de mousquets joints ensemble, avec laquelle deux soldats peuvent tenir tête à une centaine; et on l'appelle, en raison de ses effets, la *voiture à tonnerre*, ou plus ordinairement la *voiture à fer*."

DE L'HEROISME FRANÇAIS.

LE SAUVETAGE DU DRAPEAU.

La capitulation de Sedan, dont l'Empire est mort, a rendu glorieuse quelques individualités militaires parce qu'elles n'ont pas voulu y acquiescer.

Plusieurs officiers ont réussi, au risque d'être tués vingt fois, à s'échapper de cette honte et à regagner la France.

Au moment où le désastre de nos troupes allait se consommer à Sedan, un capitaine, un lieutenant et un brave sergent résolurent de ne point laisser tomber aux mains des Prussiens le drapeau autour duquel ils avaient toujours vaillamment combattu et qui, jusqu'alors, ne les avait conduits qu'à la victoire.

Après avoir enlevé la hampe, tandis que leurs camarades étaient en proie à la confusion, ils se partagèrent les débris du glorieux drapeau; l'un prit et cacha sous son uniforme la cravate, l'autre la soie française et déchetée par les balles; au troisième fut confié l'aigle.

Cependant la capitulation est signée. Le capitaine, le lieutenant et le sergent sont prisonniers de guerre. Ils vont être emmenés en Allemagne. Comment sauver le drapeau? Tous trois font le serment de ne pas assister vivants à la honte de se voir en possession de l'ennemi. Ils pleurent. Bientôt un éclair de joie brille dans les yeux du sergent.

Il imagine un moyen de salut pour la glorieuse relique. Le sergent est Alsacien, il parle l'allemand. Il se dévoue et promet que l'aigle reverra la France. Les vaillants compagnons lui remettent ce qui subsiste du drapeau; il leur serre la main d'une étreinte fiévreuse et part.

Le sergent se glisse, rampe sur le champ de bataille, parvient à échapper l'armée en déroute, et à gagner un petit village.

Là, accueilli avec sympathie par les habitants, il se déguise en paysan, prend une hotte, y dépose l'aigle, avec la soie et la cravate du drapeau, recouvre le tout d'une masse de tabac que les habitants lui donnent à l'envi.

Ainsi déguisé, il passe au milieu des Prussiens, auxquels il adresse la parole, et leur vend de quoi fumer.

Il continue de cheminer ainsi pendant un quart d'heure, tremblant qu'on ne découvre son trésor. Enfin, après les plus cruelles angoisses, on l'entend pousser un cri de bonheur, il est sauvé.

Il se trouve sur les bords de la Meuse. En un clin d'œil il se débarrasse de sa hotte, en retire l'aigle avec la soie et la cravate, et s'élançait dans le fleuve qu'il traverse à la nage.

Rien ne saurait dépeindre la joie que le sergent éprouva en atteignant l'autre rive du fleuve. Il court, emportant avec lui l'honneur du régiment, et, après des fatigues et des émotions indicibles, il vient à Paris et remet le drapeau qu'il avait promis de sauver.

Le général Le Flo, en apprenant ce beau trait, a fait appeler le sergent et l'a décoré.

Qu'un morceau de linge tricolore fasse accomplir par un homme de semblables choses, n'est-ce pas merveilleux?

Mais, voyez-vous, ce morceau de linge s'appelle de son vrai nom:—L'honneur!

HEROISME DE MACMAHON A LA BATAILLE DE SEDAN.

La bataille de Sedan était perdue, perdue sans retour. De tous côtés sonnait la retraite, et nos malheureux soldats, écrasés, mitraillés par une artillerie dix fois nombreuse comme la nôtre, se repliaient sur Sedan.

Le maréchal aperçoit un régiment de zouaves qui, pour la dixième fois peut-être, se reforme et s'élançait sur l'ennemi MacMahon pique des deux, arrive à la tête du régiment et le supplie de battre en retraite.—Allez, mes enfants, leur crie-t-il; vous vous feriez tuer inutilement. Au même instant un éclat d'obus lui labourait la cuisse.

Après le désastre de Sedan, un vieux lieutenant-colonel, dont les bottes étaient plaquées de larges taches de sang, et dont la tête était emmaillottée de linges toutes caillottes, disait au correspondant d'un journal de Paris:

"Raconter ce qu'a fait MacMahon est impossible. Jusqu'à ce qu'enfin un éclat d'obus lui eût enlevé le gros de la cuisse, mettant l'os à nu—une *crâne* blessure, allez!—nous disions: mais c'est un dieu que cet homme-là! Le fer, le feu, la fonte en fusion, les balles explosibles, et je ne sais quel mélange infernal dont les Prussiens se servaient pour la première fois, tout cela semblait ruiseler et rebondir sur lui, comme la grêle sur les tuiles d'un toit. Il allait de l'avant, il cherchait la mort. "Laissez-moi, mes amis, nous disait-il à nous tous qui nous jetions sous les pieds de son cheval pour l'empêcher d'avancer;—laissez-moi montrer à ces rois, à ces princes qui se cachent derrière leurs masses d'hommes, comment un maréchal de France sait combattre et mourir, quand il ne peut plus vaincre." Et il nous disait cela en souriant de ce sourire doux et triste qui nous faisait pleurer et augmentait d'autant notre rage. Ah! misère! nous tuions, nous massacrons, et les vivants semblaient renaître des morts que nous massions autour de nous!

"Nous gravimes en un élan furieux un monticule de cadavres pour nous rendre compte de ce que pouvait durer encore la tuerie. Mon sabre ébréché et fumant me tomba des mains, quand je vis à quelles masses nous avions encore affaire! La

plaine, l'horizon, tout était noir de poussière; nous étions là comme des mouches dans une grande fourmilière.

—Maréchal, dis-je, nous avons devant nous au moins deux cent mille hommes!

—Non, répondit-il doucement, il y en a trois cent mille.

"A ces paroles, un nuage nous passa devant les yeux et nous devinmes fous! Nous n'avons recouvré notre raison qu'en nous voyant au-delà de nos lignes d'attaques chargés par des uhlands qui nous attaquaient.

"Nous avons été assez heureux pour atteindre la frontière belge; nous voilà sauvés, mais à quelles conditions!"

LE GARDE HENRIOT.

CE QUE C'EST QU'UN SOLDAT FRANÇAIS.

C'est le nom d'un soldat obscur, un nom que toute la France doit apprendre et qui mérite d'être inscrit en lettres d'or dans les annales de nos gloires, dit le *Figaro*. Henriot, garde d'artillerie à la citadelle de Laon, vivait depuis nos désastres des 6 et 7 août dans un état d'exaltation patriotique de nature à étonner ceux qui connaissent son caractère froid et résolu.

Il avait pris une étrange habitude de marmotter sans cesse entre ses dents des mots inintelligibles; d'autres fois son cœur débordait:

—Je ferai tout sauter ici, disait-il.

Comme l'ennemi approchait de Laon, il fit même la confidence de ses héroïques projets à l'un de nos confrères, alors rédacteur du *Journal de l'Aisne*, aujourd'hui engagé volontaire dans un régiment de ligne.

Point de doute! c'est Henriot qui a fait sauter la citadelle de Laon. Outre ces confidences dont nous parlons, il y en a plusieurs autres preuves. Henriot, en vertu même de ses fonctions, avait seul la clef des poudres.

On a parlé d'un simple soldat qui aurait accompli l'œuvre terrible de l'explosion. Mais il faut alors supposer que le garde d'artillerie aurait remis la clef à ce soldat en lui disant: "Sacrifie-toi à ma place, et meurs pour la patrie!" Ce qui est inadmissible.

Quant au général commandant la citadelle, et au commandant de la garde mobile, à qui d'autres récits ont attribué cette résolution redoutable, leur seule présence dans la citadelle au moment de l'explosion dit assez qu'ils n'en furent pas les auteurs et qu'ils ignoraient ce qui se préparait. Si c'étaient eux qui eussent assuré la mort des ennemis, la leur était inutile, et l'un d'eux au moins aurait eu le temps de se retirer.

C'est donc Henriot, un brave entre les braves, un vieux soldat décoré à la bataille de l'Alma, qui a conçu ce dessein stoïque—que seul il pouvait aisément exécuter. Nous avions donc raison de dire en commençant que son nom doit être gravé, à côté de ceux des marins de la République qui firent sauter le *Vengeur*, sur le marbre de nos monuments et dans la mémoire de tous les Français.

UNE LETTRE DE M. LE COMTE DE CHAMBORD.

"... Au milieu de toutes ces poignantes émotions, c'est une grande consolation de voir que l'esprit public, l'esprit de patriotisme ne se laissent pas abattre et grandissent avec nos malheurs.

Je suis heureux que nos amis aient si bien compris leurs devoirs de citoyens et de Français. Oui, avant tout, il faut repousser l'invasion, sauver, à tout prix, l'honneur de la France, l'intégrité de son territoire.

Il faut oublier en ce moment tout dissentiment, mettre de côté toute arrière-pensée; nous devons au salut de notre pays toute notre énergie, notre fortune, notre sang.

La vraie mère préférerait abandonner son enfant plutôt que de le voir périr. J'éprouve ce sentiment, et je dis sans cesse: "Mon Dieu, sauvez la France, dussé-je mourir sans la revoir!" Vous comprenez avec quelle impatience nous attendons les nouvelles."

Le comte de Chambord est, comme on le sait, le chef de l'ex-dynastie bourbonnienne.

OPINION DE BISMARCK SUR L'ARMÉE FRANÇAISE.

Le *Journal des Débats* a inséré une curieuse correspondance datée de Bouillon le 16 septembre:

M. de Bismarck attribuait exclusivement les revers de l'armée française à l'impéritie des chefs, qui ne peut se comparer, ajoutait-il, qu'à celle de vos ambassadeurs;—et ici une parenthèse:

"Benedetti est resté très longtemps en Allemagne. Il n'a même pas appris la langue allemande. Moi, au contraire, quand je suis allé en France et en Russie, j'ai pris des professeurs de français et de russe, afin de pouvoir me rendre compte des choses par moi-même.

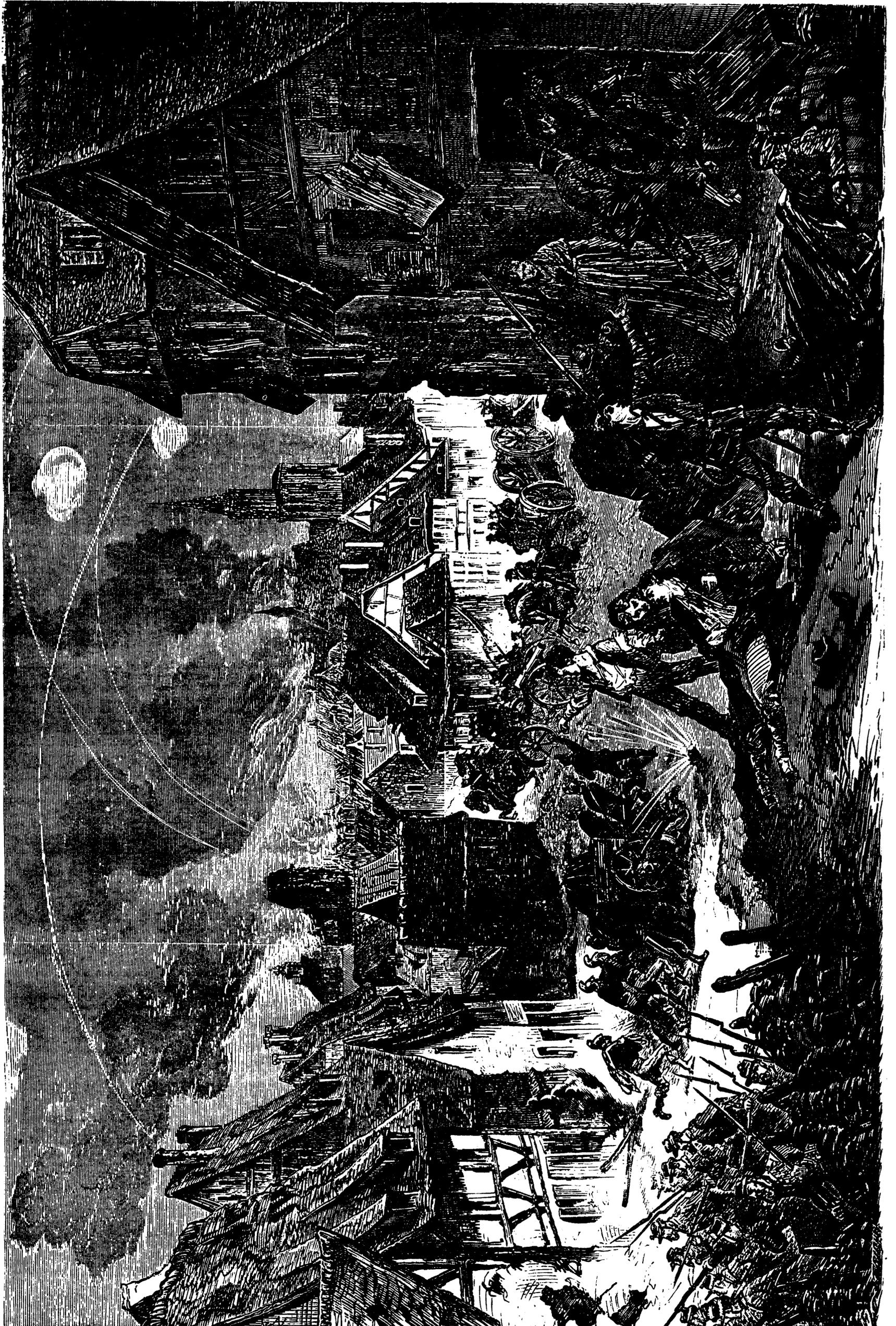
"... Vos généraux n'ont pas su se tenir au courant des progrès militaires. Le soldat lui, s'est toujours bien battu, notamment à Gravelotte... A Sedan, une charge de deux régiments de chasseurs a été admirable. Réduits à une centaine d'hommes, ils ont traversé l'armée prussienne.

"L'armée française s'est toujours laissée surprendre et n'avait pas de discipline. Tenez, à Sarrebruck, des soldats sans armes et sans officiers, pénétraient constamment dans la ville et se laissaient faire prisonniers. A Beaumont, (combat du 29 août), votre armée a été également surprise, et qui pis est, par l'artillerie; surprise encore à Sedan, nous l'avons refoulée après trois combats dans l'intérieur de la ville, où elle était acculée et dominée.

"MacMahon a été blessé à la cuisse en montant à cheval. Plus de commandement, personne pour le remplacer. On parle de capituler. Le commandant de la citadelle veut s'y opposer, et nous commençons à bombarder la ville. L'empereur parle alors de se rendre et me fait demander une entrevue par le général de Failly. Je n'en revenais pas, je croyais que l'empereur avait chargé à la tête de son armée pour se faire tuer.

D'après les renseignements fournis au gouvernement provisoire, l'armée française se composerait actuellement de 1,225,000 prêts à faire le service. Cette force est ainsi répartie:

Armée de Paris.....	600,000	hommes.
" " Marseille.....	200,000	"
" " Lyon.....	150,000	"
" " Tours.....	120,000	"
" " Rouen.....	80,000	"
" " Lille.....	75,000	"
	1,225,000	



INTÉRIEUR DE STRASBOURG DURANT LE BOMBARDEMENT.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 13 OCTOBRE, 1870.

Nos abonnés ne doivent pas oublier de donner leurs nouveaux numéros, lorsqu'ils déménagent.

LES DÉCEPTIONS.

"L'homme s'agite et Dieu le mène." Oh! qu'elle est aujourd'hui vraie cette profonde parole du grand penseur catholique! La guerre sévit à peine depuis deux mois et que de projets anéantis, que d'espérances apparemment légitimes ont été d'écus! Paris a abandonné Rome, et Paris, réputée inattaquable et imprenable, est serrée par huit cent mille Prussiens qui forment autour de la grande cité un cercle de fer qu'on ne peut plus rompre. Et ces Prussiens, qui ont révélé depuis si peu de temps une puissance et un génie qui font pâlir l'aurole de Napoléon Ier, disent froidement qu'il est aisé de prendre Paris et qu'ils l'auront.

Napoléon III, pour avoir quelques soldats de plus à faire mitrailler à Weissembourg et à Sedan, trahit ses serments de 1859, retire ses troupes de Rome et livre le Pape à la révolution. Quelques jours s'écoulent, Napoléon tombe, la France le rejette ignominieusement, il est prisonnier en Allemagne, sa femme et son fils ont fui en Angleterre. Peu de temps auparavant, sept millions de Français l'avaient acclamé et il croyait sa dynastie assise en France comme sur un roc inabordable, et quand sa déchéance et celle de sa race sont décrétées par un peuple indigné et en délire, pas une voix ne s'élève pour prendre la défense du colosse aux pieds d'argile. Lorsque de nouveaux jours de triomphe reluiront pour l'Eglise et que le Pape aura recouvré ses Etats et sera maître chez lui, Napoléon, encore déchu et banni, viendra s'abriter, cacher ses humiliations et expier ses fautes à l'ombre du Vatican, protecteur né de toutes les faiblesses et de toutes les misères.

Et l'Angleterre? En voici encore une qui ne les a pas volées, ses déceptions! Il y a près d'un demi-siècle qu'elle vit d'habileté, d'intrigue et d'égoïsme. Exploiter les plus nobles sentiments comme les plus mauvaises passions, susciter les révoltes et les séditions chez les autres, encourager quelquefois la guerre chez ses voisins, le tout dans l'intérêt de son commerce, tel a été son rôle. Elle a vu éclater la guerre actuelle avec un secret plaisir: la France et la Prusse allaient s'amoindrir et ses marchands et ses navires allaient faire de l'argent avec les deux bellégérants. Quand Napoléon a décidé de ramener ses troupes de Rome, un cri de joie satanique s'est échappé de toutes les poitrines anglaises et protestantes. Il allait donc tomber, celui qui faisait leur étonnement et leur confusion. Mais attendez! Ici commence la déception. L'Angleterre a toujours si bien réussi qu'elle en est gâtée et est devenue très imprudente. La France, sa seule alliée sincère, est écrasée. La Prusse est d'une force à tout terrasser; si la Russie, seule puissance capable de l'arrêter, n'intervient pas, et elle a tout l'air de ne pas vouloir intervenir, c'est qu'il y a entente entre elles. Or, l'Angleterre voit et comprend clairement les conséquences de cette entente. La Prusse laissera faire la Russie en Turquie et dans les Indes: elle laissera enlever le prestige et l'or de l'Angleterre. Et comment empêcher cela? Albion a tellement compté sur sa finesse pour n'avoir plus de guerre pour son propre compte qu'elle n'a plus de soldats ni d'alliés. Et il en faudrait pour battre la Prusse et la Russie.

La voilà donc dans la cruelle alternative ou d'essayer des alliances et entrer dans une guerre terrible dont les conséquences ne peuvent être prévues ou de se laisser entamer et réduire en Turquie et dans les Indes. Le dilemme est inévitable et les cris de désespoir que poussent ses organes de toutes nuances ne font que trop voir le danger de sa situation et la vérité de son isolement.

J. A. MOUSSEAU.

UNE BONNE ŒUVRE.

Deux ou trois religieuses de la Providence avaient entrepris de composer un *Traité élémentaire de matière Médicale* pour l'usage de leur maison et pour rendre plus efficace l'œuvre admirable que cette congrégation accomplit au milieu de nous. Elles ont déployé dans ce travail un zèle et une intelligence remarquables; elles ont réuni dans un volume de 1,200 pages des notions complètes sur toutes les maladies et sur les moyens de les guérir.

Des médecins distingués ont trouvé cet ouvrage si bon, si utile qu'ils ont décidé ces bonnes sœurs à en tirer une deuxième édition pour le public.

Elles ont répandu des circulaires et envoyé des bulletins de souscription qui seront bientôt remplis, il faut l'espérer.

Tout le monde voudra avoir dans sa famille un ouvrage si précieux. En le faisant on encouragera cette belle œuvre de la Providence qu'on ne peut trop admirer et on se mettra en état d'éviter et de guérir bien des maladies.

Que tous ceux qui ont reçu des bulletins se hâtent de les souscrire et que ceux qui n'en ont pas reçu retiennent un exemplaire afin de faciliter et de hâter la publication de cet ouvrage.

Nous donnons la table des matières afin qu'on puisse juger de quelle utilité ce livre serait pour tous ceux qui l'achèteront.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.—Abréviations et ordonnances.
CHAPITRE II.—Poids et mesures. Aëromètres et Thermomètres.
CHAPITRE III.—Notes sur les différentes classes des remèdes.
CHAPITRE IV.—Dose et administration des médicaments.
CHAPITRE V.—Principes généraux de Pharmacie: récolte, dessiccation et conservation des plantes, conservation des médicaments chimiques, règles générales sur la pulvérisation, la lixiviation, la distillation et autres opérations pharmaceutiques.

DEUXIÈME PARTIE.

MATIERE MÉDICALE.—Nous donnons les noms latins, anglais et français de chaque remède, la préparation, les propriétés, l'usage, la dose, les contre-indications, les incompatibilités et les préparations officinales. Quand c'est un poison, nous renvoyons au chapitre des antidotes.

TROISIÈME PARTIE.

Cette partie se compose de sept chapitres. Les deux premiers traitent de la petite chirurgie; le troisième, des bains; le quatrième, de la diète; le cinquième, de l'hygiène; le sixième renferme des conseils aux gardes-malades, et le septième traite des poisons et des antidotes.

APPENDICE. MÉMORIAL THÉRAPEUTIQUE.

Le contenu de cet ouvrage a été puisé dans les auteurs suivants: Tronseau et Pidoux, Guibourt, Jamain, Massé, Cottureau, Cottin, Bouchardat, Fontenelle, L-toulon, Foderé et Orfila, Nysten, Dunglison, Thompson, Nelligan, Wood et Bacbe, Debreyne, Hufiland, et nous avons fait une compilation de tous les remèdes et préparations contenus dans le Codex, le Dispensaire des Etats-Unis, les Pharmacopées de Londres, de Dublin, d'Edimbourg, des Ecclésiastiques, etc., etc., et d'un grand nombre d'autres recueils particuliers.

CONDITIONS.

Le volume de même format et de même papier que la table aura 1,000 pages environ. Le prix pour chaque souscripteur, volume relié \$4.00. Pour non-souscripteur \$5.00. Les lettres s'adresseront à Sœur Mechilde du St. Sacrement, Asile de la Providence, Montréal, Rue Ste. Catherine.

Les Sœurs de la Providence nous donnent une fois de plus l'occasion de les aider dans leur sublime mission en nous offrant plus qu'elles nous demandent. Comment ne pas répondre à leur appel? Ce sera le cas de dire que la charité n'appauvrit pas.

PROPHÉTIE DITE DORVAL.

La prophétie Dorval, qui date de longtemps, est bien de nature à fixer notre attention.

Nous verrons par la réalisation des faits mentionnés dans la première partie ce qu'il faut penser de la dernière partie qui a trait à l'avenir.

PREMIÈRE PARTIE.

En ce temps-là, un jeune homme venu d'outre-mer dans le pays du celtique Gaulois, se manifestera par conseils de force; mais les grands qu'il ombragera l'enverront guerroyer dans la terre de la captivité. La victoire le ramènera au pays premier. Les fils de Brutus mourront stupides sous son approche, car il les dominera et prendra nom Empereur. Moutt hauts et puissants rois seront en crainte vraie, et son Aigle enlèvera moutt sceptres et moutt couronnes; piétons et cavaliers portants aigle et sang, autant que mencherons dans les airs, courront avec lui dans toute l'Europe qui sera moutt ébahie et moutt sanglante. Il sera tant fort, que Dieu sera cru guerroyer d'avec lui. L'Eglise de Dieu moutt désolée se consolera tant peu, en voyant ouvrir encore les temples à ses brebis tout plein égarées; et Dieu sera béni.

Mais c'est fait; les lunes seront passées (1); le vieillard de Sion (2), maltraité criera à Dieu, et voilà que le puissant sera aveuglé pour péchés et crimes. Il quittera la grande ville avec une armée si belle, que aucune fut jamais si pareille; mais oncque guerroyer ne tiendra bon devant la face du temps; la tierce part et encore la tierce part de son armée périra par le froid du Seigneur puissant.

Alors deux lustres seront passés depuis le siècle de la désolation; les veuves et les orphelins crieront à Dieu, et voilà que les hauts abaissés reprendront force; ils s'uniront pour abattre l'homme tant redouté.

Voici venir avec mains guerroyers, le vieux sang des siècles (1) qui reprendra place et lieu en la grande ville. Alors l'homme tant redouté s'en ira tout abaissé dans le pays d'outre-mer d'où il était advenu.

Dieu seul est grand! La lune onzième n'aura pas encore relui, et le fouet sanguinolent du Seigneur reviendra en la grande ville; le vieux sang quittera la grande ville.

Dieu seul est grand! Il aime son peuple et a le sang en haine. La cinquième lune reluira sur maints et maints guerroyers d'Orient; la Gaule est couverte d'hommes et de machines de guerre; c'est fait de l'homme de mer; voici venir encore le vieux sang de l'homme de Cap. (2)

Dieu veut la paix et que son nom soit béni. Or, paix grande sera dans le pays du celtique Gaulois; la Fleur blanche sera en honneur moutt grand; les maisons de Dieu ouiront moutt saints cantiques. Mais les fils de Brutus haïssent la Fleur Blanche, obtiennent réglemens puissants dont Dieu est moutt encore fâché à cause des siens; le grand jour est encore moutt profané. Ce portrait Dieu veut éprouver le retour par dix-huit fois dix lunes.

Dieu seul est grand! Il purge son peuple par mainte tribulation; mais toujours les mauvais auront fin. En ce temps-là, une grande conspiration contre la Fleur blanche cheminera dans l'ombre par mains de compagnies maudites, et le pauvre vieux sang quittera la grande ville, et moutt gaudiront les fils de Brutus. Les serviteurs de Dieu crieront tout plein à Dieu; mais Dieu pour ce jour-là sera sourd; parcequ'il retrempera ses flèches pour bientôt les mettre au sein des mauvais.

Malheur au celtique Gaulois! le Cap effacera la Fleur blanche, et un grand s'appellera roi du peuple; grande commotion se fera sentir chez les gens, parce que la couronne sera placée par mains d'ouvriers qui auront guerroyé dans la grande ville.

Il est facile de vérifier l'exactitude de cette prophétie jusqu'à présent. On reconnaît aisément dans ce jeune homme venu d'outre-mer Napoléon Ier. Ses victoires, sa défaite, son séjour à l'île d'Elbe, son retour, sa chute complète, le règne des Bourbons, la révolution de 1830, le règne de Louis-Philippe, qu'il appelle le roi du peuple, tout est parfait jusque là. Depuis Louis-Philippe, les événements ne sont pas annoncés d'une manière aussi précise.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu seul est grand! Le règne des méchants sera vu croître; mais qu'ils se hâtent! Voilà que les pensées du celtique Gaulois se choquent, et que grande division est dans leur entendement. Le roi du peuple assis sera vu en abord moutt faible, et pourtant contrarira bien des méchants. Mais il n'était pas bien assis, et voilà que Dieu le jette bas.

Hurlez, fils de Brutus, appelez par vos cris les bêtes qui vont vous manger. Dieu grand! quel bruit d'armes! il n'y a pas encore un nombre plein de lunes, (1) et voici venir maints guerroyers.

C'est fait; la montagne de Dieu désolée a crié à Dieu; les fils de Juda (2) ont crié à Dieu de la terre étrangère; et voilà que Dieu n'est plus sourd.

Quel feu va avec ses flèches! Dix fois six lunes et pas encore dix fois six lunes ont nourri sa colère. Malheur à toi, grande ville! voici dix rois armés par le seigneur; mais déjà le feu t'a égalé à la terre. Pourtant tes justes ne périront pas: Dieu les a écoutés.

La place du crime est purgée par le feu; le grand ruisseau a conduit ses eaux toutes rouges de sang; la Gaule, vue comme délabrée, va se rejoindre.

Dieu aime la paix. Venez, jeune prince, quittez l'île de la captivité; joignez le Lion à la fleur blanche. Ce qui est prévu, Dieu le veut. Le vieux sang des siècles terminera encore longues divisions. Lors un seul Pasteur sera vu dans cette Gaule; l'homme puissant par Dieu s'asiera bien; moutt sages réglemens appelleront la paix.

L'ancien sang des siècles passés terminera encore les divisions prolongées, puis on ne verra qu'un seul pasteur dans la Gaule Celtique. L'homme rendu puissant par Dieu sera fermement assis, la paix sera établie par beaucoup de loissages. Le descendant du Cap (de la race capétienne): "L'Ancien sang du Cap, etc.", sera si prudent et si sage qu'on pensera que Dieu est avec lui.

Grâces au Père de miséricordes, la Sainte Sion chante encore dans ses temples à la gloire d'un seul et grand Dieu. Beaucoup de brebis égarées dans ce temps-là viendront s'abreuvoir aux eaux vives. Trois princes et rois rejeteront le manteau de l'hérésie et ils verront distinctement en la foi de Dieu. Dans ces temps-là les deux-tiers d'un grand peuple de la mer se retourneront à la vraie foi. Dieu est encore béni pendant 14 fois 10 lunes et 6 fois 13 lunes. Dieu est las d'avoir si souvent montré la miséricorde et cependant pour ses élus il prolongera la paix pendant 10 fois 12 lunes. Dieu seul est grand. Les bénédictions sont données, il faut à présent que les saints souffrent. L'Homme du Pêché arrive, né de deux sages. La fleur blanche est obscurcie pendant 10 fois 6 lunes et 6 fois 10 lunes, puis elle disparaît pour ne reparaitre jamais. Beaucoup de mal, presque pas de bien dans ces jours-là; beaucoup de cités périssent par le feu. Puis Israël retourne pour toujours au Christ, le Seigneur. Les sectes maudites et les fidèles sont séparés en deux parties distinctes. Mais c'est fait; puis on croira en Dieu seul. La troisième partie et demie sera sans foi, comme ce sera aussi le cas parmi les autres nations.

Et voilà déjà 5 fois 3 lunes et 4 fois 5 lunes et tout se sépare et le Temps de la Fin est commencé. Après un nombre incomplet de lunes, Dieu combat par ses deux justes et l'homme de péché à l'avantage. Mais c'est fait: le Dieu de tous place un mur de feu devant mon intelligence et je ne vois plus; qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit il.

Par le nombre de lunes mentionné depuis Louis Philippe on voit qu'à peu près vers l'époque où nous sommes, la France doit être en proie à la révolution et à beaucoup de trouble, que Paris doit être détruite et qu'un Bourbon, (la vieille race royale est désigné sous le nom de fleur blanche au vieux sang) doit remonter sur le trône de France et que son règne doit être une époque de gloire pour la France et l'Eglise; que l'Angleterre et une partie de l'Allemagne se convertiront.

Mais alors doit paraître l'Ante-Christ issu de deux sages et le prophète raconte les derniers événements qui doivent marquer la fin du monde.

REVUE EUROPÉENNE.

FRANCE.

L'enthousiasme augmente toujours et les volontaires continuent à s'enrôler en grand nombre, notamment à Lyon, à Marseille et à l'ours. Dans quelques jours, des centaines de mille hommes seront prêts à marcher à la délivrance de Paris et mieux à la délivrance de la France.

Bismark espère qu'un siège prolongé va abattre la population parisienne; mais ce malheur n'est pas à craindre. Au contraire, Paris avec sa garnison de 350,000 gardes nationaux, de 50,000 réguliers de ligne et de 300,000 gardes mobiles espère pouvoir prendre l'offensive avec succès contre les envahisseurs, dans un avenir prochain.

D'ailleurs les troupes Allemandes sont démoralisées, le désir de revoir leur patrie augmente tous les jours. Cet esprit de nostalgie se remarque chez les troupes de Souabe et de Franconie et les soldats Bavares du Tyrol. L'excitation de la marche et des grandes batailles fait place au dégoût et à la fatigue. La plus grande partie de ces soldats ont des familles et voient avec un grand déplaisir la perspective d'une guerre d'hiver indéfinie.

Cet esprit se propage même parmi les officiers de l'armée régulière prussienne et de Saxe.

Les maladies, que produisent toujours la nostalgie et le manque de bonne eau, produisent de terribles ravages sur les prussiens, surtout à Versailles et à Clamart.

L'armée assiégeante se compose maintenant de sept corps d'armée comprenant 280,000 hommes sans compter la cavalerie, ce qui donne probablement un total de 330 à 340,000 hommes.

Il y a peu de combats importants depuis assez longtemps, mais il y en aura bientôt, car le bombardement de Paris va bientôt commencer; les prussiens sont prêts. Les français sont aussi prêts à les recevoir chaleureusement.

ENGAGEMENTS.

Le 4, les Prussiens ont remporté quelque succès, près d'Épernon où ils sont entrés. Les mobiles et les francs-tireurs se sont battus courageusement, mais ont été incapables de résister au feu vigoureux de l'artillerie ennemie. Le même jour, un détachement prussien de plusieurs mille hommes a été complètement défait près de Fontainebleau, par les francs-tireurs. Ceux-ci ont aussi battu un détachement de la nouvelle armée prussienne qui a dernièrement traversé le Rhin près de Colmar.

Le 5, un combat avait eu lieu entre les villes de Lyon et de Bruyères, dans lequel l'artillerie a soutenu le feu de 8 ou 10,000 Prussiens. Les troupes françaises, soutenues par les gardes nationaux, ont tenu leur position.

Le 6, Épernay a été évacué par les Prussiens.

Le 7, les Prussiens ont été repoussés à Sigors par la garde nationale, ce qui ne les a pas empêchés de former un camp de 2,000 hommes à Gisors. On a coupé les communications télégraphiques avec cette place.

Les Français ont, ces jours derniers, subi quelques défaites, mais ils en ont aussi fait souffrir aux Prussiens.

La France est remplie d'espoir et tout porte à croire qu'elle sortira victorieuse de la terrible lutte qu'elle soutient.

LA LORRAINE ET L'ALSACE.

Les nouvelles de l'Alsace et de la Lorraine sont horribles; la détresse est effrayante; le peuple est animé d'une haine implacable contre les prussiens et lèvera des détachements à la première occasion favorable.

STRASBOURG

Les pertes de cette ville sont évaluées à \$200,000,000. Maintenant, les affaires y ont pris leur cours régulier.

Le 8, Bazaine a fait à une heure, un effort désespéré pour passer à travers les troupes prussiennes dans la direction de Thionville. Les prussiens, le jour précédent, avaient refoulé les français jusqu'au village de Ladonchamps; Bazaine à la faveur d'une brume épaisse s'avança avec ses troupes et commença l'attaque pour reprendre Ladonchamps.

Un bataillon de fusiliers du 58^e régiment de la landwehr fut presque anéanti. Finalement, vers 4 heures et 30 minutes, les français furent repoussés de toutes leurs positions. On se bat à la baïonnette dans les villages.

Le général Von Brandensheim, commandant de la 5^{me} division de la landwehr, a été blessé.

La victoire des prussiens est complète.

Les pertes tant de tués que de blessés sont considérables. Celles des français sont encore plus nombreuses.

IRLANDE.

Mgr. Cullen a adressé une lettre pastorale à son clergé, dans laquelle il proteste contre les outrages faits à la papauté, et exprime ses sympathies pour la France.

ITALIE.

Le gouvernement italien a abandonné tout projet d'annexion de Nice et de la Savoie.

Voici le résultat du plébiscite romain: Pour, 1,336,000, contre 150.

A. C.

LE MARECHAL McMAHON.

L'Union publie une lettre très intéressante, signée de la sœur Marie Madeleine, qui soigne le maréchal MacMahon à Pourru-aux-Bois.

Me voilà prisonnière et bienheureuse prisonnière, je vous assure. M. le maréchal MacMahon va aussi bien que possible. Quelle riche et puissante organisation!

Je n'ai jamais rencontré un malade aussi patient que M. le maréchal. Voilà près de huit jours qu'il est dans la même position, et impossible de faire son lit qui n'a pas de sommier. Jamais une plainte pendant les pansements; qu'on coupe, qu'on taille dans cette affreuse plaie qui lui traverse toute la hanche, et dans laquelle un enfant de dix ans pourrait retourner le poing, l'on n'entend pas un gémissement.

Quoi qu'on lui donne, quoi qu'on lui fasse, c'est toujours: Très bien, ma bonne sœur. Jamais un murmure contre les causes ou les effets de nos malheurs. Il a fait ce qu'il a pu, et croit que les autres l'ont fait aussi.

Dès qu'il sera en état de supporter le voyage sans de graves inconvénients, il partira pour le fond de la Prusse rejoindre ses soldats malheureux. Le chef doit donner l'exemple, voilà son raisonnement.

DE QUI EST VENUE L'IDÉE PREMIÈRE DE LA GUERRE?

Voici, à ce sujet, des renseignements qui nous viennent d'une source que nous croyons sûre:

Un ministre éminent, président d'un grand corps de l'État, qui faisait partie du dernier conseil des ministres où fut délibérée la guerre, rapporte que l'empereur prit le premier la parole, et dit que le maréchal L. Bœuf et l'amiral Rigault de Genouilly étaient partisans de la guerre, que le moment était venu de combattre la Prusse et qu'ils avaient donné des preuves de la victoire était certaine.

Excepté ces deux ministres, les autres membres du conseil inclinèrent vers la paix, comme M. Emile Ollivier dans le principe. Ils se concertèrent et furent d'avis de donner leur démission.

A ce moment l'empereur suspendit la séance, et M. Emile Ollivier supplia les ministres d'avoir confiance en l'empereur et d'accepter la guerre, qui assurait la dynastie.

Les ministres, indécis, se laissèrent aller aux conseils du chef du cabinet, et ils cédèrent.

La guerre était désormais assurée.

On dit que ce qui avait surexcité Napoléon dans ses desirs de la guerre, c'était les paroles cyniques prononcées contre lui par le roi Guillaume et rapportées imprudemment par M. Benedetti.

L'empereur a voulu et fait la guerre pour sa dynastie et cette insulte.

UNE HISTOIRE ÉTRANGE.

Un journal des États-Unis raconte l'histoire suivante: " Il y a environ quinze ans, vivait, sur les bords de l'Ohio, à quelques miles de Louisville, un homme du nom de Henry Danforth. Il demeurait là, avec sa femme et une petite

filie âgée d'un peu plus de deux ans. Un jour l'enfant disparut de la maison. Ses parents firent beaucoup de recherches, mais tout ce qu'il leur vint à l'esprit fut le bonnet de leur fille bien-aimée; il trouvèrent ce bonnet sur le bord du fleuve, tout pris de l'eau. La pauvre petite fut pleurée comme morte et le cœur d'une mère peut seul concevoir la douleur de ses parents infortunés. Le temps passa. D'autres enfants vinrent s'asseoir au foyer de la famille, à la place de celui qui était perdu, et la résignation aux décrets de la Providence avait remplacé la terrible douleur des parents. Cependant, les eaux bleues de l'Ohio leur causaient toujours une tristesse inexplicable. Il y a cinq ans, cette famille vint s'établir à St. Louis, où elle a toujours demeuré depuis. Un jour, M. Danforth reçut de la ville une lettre anonyme lui disant de s'y rendre immédiatement s'il voulait trouver sa fille qu'il pensait noyé depuis treize ans. Il partit de suite pour la ville, et en arrivant au lieu mentionné dans la lettre, il trouva une vieille femme et une jeune fille. En le voyant, la femme lui dit, en désignant la jeune fille: Voici l'enfant que vous avez cru noyé, et elle lui donna des explications telles, qu'il fut parfaitement convaincu de la vérité de ses paroles. Il était lui-même la cause innocente de tout ce qui était arrivé. Avant son mariage, la femme qui, dans la suite, enleva son enfant, l'avait aimé, et lorsqu'elle le vit lié à une autre, ses passions mauvaises la poussèrent à se venger; le lecteur a pu voir par ce qui précède, qu'elle fut fidèle à sa détermination. Lorsqu'elle vit qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre, elle résolut à réparer, autant que possible, le mal qu'elle avait fait. Qui peut peindre la joie du père de retrouver sa fille qu'il croyait morte? Il semble que la femme qui l'avait enlevée n'a pas demeuré plus de cinq ou six mois à St. Louis. Elle venait de Cincinnati où elle s'était enfuie après l'enlèvement de l'enfant. Cette femme dit qu'elle a toujours traité la fille de M. Danforth comme si elle eût été son propre enfant et la jeune fille confirme ses paroles. Elle a même demandé à son père de l'emmenner avec eux. C'est ce qui fut fait. Le lendemain, Mme Danforth embrassait sa fille qu'elle croyait morte depuis si longtemps.

PROTECTION DE LA S^TE. VIERGE.

Le 15 du mois dernier, vers sept heures du soir, Mme Sevigny de St. Barthélemy, s'aperçut qu'une de ses petites filles, âgée de trois ans, qu'elle n'avait pourtant perdue de vue qu'un moment, avait disparu de la maison.

Elle eut beau la chercher, elle ne la trouva pas. On peut s'imaginer le désespoir de cette pauvre mère. Un peu plus tard, son mari arriva à la maison. Aidé de quelques-uns de ses voisins il se mit à la recherche de son enfant. On ne la retrouva que le lendemain, à plus de 25 arpents des habitations. Ce fut un M. E. Agatte qui la trouva blottie dans le tronc d'un gros arbre renversé.

M. E. Agatte, en constatant que la chère petite n'avait aucun mal, que malgré les pluies de la nuit ses vêtements étaient restés aussi secs que si elle eût dormi dans son berceau, et qu'enfin il était plus qu'étrange qu'une enfant de trois ans parcourût, par une nuit noire, une aussi grande distance, et traversât des buissons, des ravins et des éboulis à peine franchissables sans la moindre égratignure, ne pouvait retenir ses larmes, ni s'empêcher de voir en tout cela une protection évidente et toute spéciale de la Sainte Vierge. Il questionna l'enfant, lui demandant " où elle avait couché? si elle avait eu peur de la nuit? " Elle ne répondit pas d'abord; mais après quelques instants, elle lui dit " qu'elle avait couché dans son lit, à côté de sa maman qui, ajoutait-elle, m'abritait."

Ce n'est pas donner à ces faits une portée démesurée que d'en attribuer le merveilleux, avec les religieux habitants de St. Barthélemy, aux ardues prières d'une mère pieuse et à la puissante protection de Marie. Ce ne serait là ni la première, ni, nous l'espérons, la dernière fois que la bonne Vierge aurait sauvé ou sauvera quelque innocent enfant du péril.—*Nouveau-Monde*

MEURTRE ET CHATIMENT.

Il y a trois semaines, M. Joel Dean, respectable citoyen de Goderich, partait pour une excursion de chasse, accompagné d'un jeune homme du nom de William Mercier.

Quelques jours après, le jeune homme revenait seul et répondait à ceux qui lui demandaient des nouvelles de M. Dean que l'infortuné s'était noyé dans un lac et que lui-même s'était sauvé, grâce aux secours de deux pêcheurs qui l'avaient tiré de l'eau. Cette nouvelle frappa de douleur la famille et les amis de M. Dean, et créa beaucoup d'excitation dans la petite ville de Goderich. Comme les soupçons étaient naturellement éveillés, on s'aperçut bientôt que le jeune Mercier avait plus d'argent que d'habitude; on fit des perquisitions et on trouva en sa possession une bourse et des pièces d'argent qui avaient appartenu à M. Dean. Se voyant découvert, Mercier avoua son crime; il déclara qu'il avait déchargé son fusil à bout portant dans la tête de M. Dean, au moment où celui-ci était tout occupé de sa chasse, et qu'il l'avait ensuite dépouillé de son argent. Il indiqua l'endroit où gisait le cadavre et offrit d'y conduire quelques amis du défunt. On s'y rendit avec beaucoup de peine et on trouva en effet les restes à moitié consumés de la victime. Pour faire disparaître les traces de son crime, le jeune homme avait couvert le cadavre de branches sèches auxquelles il avait mis le feu.

Le 30 de septembre dernier, William Mercier subissait son procès et était condamné à être pendu; il écouta en riant la terrible sentence. Le désespoir de sa mère et de sa sœur qui étaient présentes émuèrent jusqu'aux larmes tous les assistants. Les hommes de police purent difficilement retenir la jeune fille qui appelait à grands cris son frère et voulait le voir et le suivre.

LE TALON D'ACHILLE.

Il y avait autrefois une déesse qui s'appelait Thétis. Cette déesse avait un tout jeune enfant, et dans sa tendresse maternelle, elle était toujours dans la crainte que quelque malheur pût atteindre l'objet de ses affections et qu'il vint à mourir. Il y avait une rivière du nom de Styx qui coulait à l'entour du monde où vont les esprits.

Telle était la vertu de l'eau de ce fleuve, qu'une fois plongé dans cette onde toute puissante, on devenait invulnérable.

Thétis prit son enfant et le plongea dans ce fleuve, en le tenant par le talon. Mais l'eau n'atteignit pas ce talon qu'elle tenait dans sa main. Il pouvait donc encore être blessé à cet endroit. L'enfant devint homme; il devint un héros, un grand guerrier, plus redoutable qu'Alexandre ou Napoléon Bonaparte. C'était un demi-dieu. Mais son talon était son

point faible. Un jour, une flèche l'atteignit à l'endroit fatal, et il en mourut. Son nom était Achille. Le *Talon d'Achille* est passé en proverbe chez quelques peuples. C'est ainsi qu'on appelle le côté faible d'une personne. J'ai connu un homme plein de santé, d'une belle intelligence, instruit, qualités qui le faisaient aimer et respecter du peuple. Cependant, il avait son côté faible. Il aurait pu faire beaucoup de bien. Il n'en fit que très peu. Il mourut à la fleur de l'âge. Une flèche avait percé son *Talon d'Achille* et il en mourut. *Il aimait à boire*. Combien d'hommes, de femmes même, ont ce *Talon d'Achille* et en sont les tristes victimes. Une seule chose aurait pu les sauver s'ils l'avaient mise sur ce " talon "; cette chose est le bouclier de l'abstinence totale. Je vous souhайте de porter toujours ce bouclier.

Chez quelques-uns, ce pauvre " talon " est l'amour de l'argent. Comme Judas, ils feraient tout pour en acquérir.

Je connais une personne qui entre dans de violents transports de colère lorsque quelque chose ne lui réussit pas. Dans ces occasions là, sa bouche laisse échapper un torrent de sales paroles dont elle rougit ensuite.

La colère est son " Talon d'Achille." Combien d'hommes qui ont vécu et sont morts misérablement se seraient distingués par leurs talents et leurs vertus si leur mère avait pu leur plonger tout le talon dans le Styx.

Omei était un garçon négligent. Eh! bien, avec ce caractère là, il sollicita et obtint la place d'ingénieur dans un bateau à vapeur; il fit si bien que la chaudière éclata et le tua avec cinquante autres. La négligence était son " talon d'Achille."

Le journal anglais auquel nous empruntons ces remarques donne beaucoup d'autres exemples qui pourraient être mieux choisis. Quest-ce que ce *talon d'Achille* si non le défaut dominant de tout homme. Quelle étude vaste et intéressante alors que celle du talon! Talons de juge, talons d'avocat, talon de médecin, talon de prêtre, talon de notaire, talon de femmes et de jeunes filles! Oh! les intéressants petits talons que ceux-ci en apparence, mais qu'ils auraient bien dû plus que tous autres être plongés complètement dans le Styx. *Vilain talon d'Achille!* comme il perce souvent malgré qu'on le cache, qu'on l'emprisonne étroitement! Quelquefois il n'est presque rien resté de sec, le bout du doigt seulement, et cependant c'est assez pour gâter tout le reste.

LA FAMILLE DE BRIGHAM YOUNG.

RÉCIT D'UN VOYAGEUR.

Une dame que j'ai rencontrée m'a donné des détails du plus grand intérêt sur la famille de Brigham Young. Cette dame connaissait quinze des femmes de Brigham, mais elle ne savait pas combien il avait d'enfants.

Les femmes ont chacune leur appartement, mais chaque soir, à la prière, elles reconstruisent leur seigneur Brigham; après la prière, elles lui donnent toutes une poignée de main et se retirent. Le nombre des femmes du grand Prophète est inconnu. J'ai consulté là-dessus plusieurs des Mormons qui étaient le mieux à même de le savoir; mais ils m'ont tous répondu qu'ils l'ignoraient. J'ai vu douze de ses filles, au théâtre, et cette douzaine ne remplissait pas le quart des sièges réservés à sa famille. La plus belle des filles de Brigham s'appelle Punk. C'est une fille splendide. Elle est âgée de 17 ans. Elle tenait avec grâce sa lunette d'opéra, et la braquait de côté et d'autre. Les autres onze filles se tinrent bien tranquilles et laissèrent le théâtre au milieu de la soirée.

FAITS DIVERS.

BRAVOURE.—Un homme du nom de Louis Parent, peintre, sous l'influence des liqueurs spiritueuses, s'est jeté à l'eau en face du quai Molson. Un enfant, âgé de 15 ans, le voyant, se jeta à la nage et parvint à ramener Louis Parent sur le rivage. A la Cour du Recorder il a été prouvé que Louis Parent était atteint d'aliénation mentale, et il a été conduit en prison.

ACCIDENT.—Il y a quelques jours un jeune étudiant en médecine d'Yamachiche, M. Edouard Ferron, était à faire la chasse dans les bois de St. Paulin, lorsque voulant tirer sur un volier de tourtes, son fusil a éclaté en mille pièces. M. Ferron est tombé par terre: le coup lui avait cassé trois dents et il avait un œil endommagé. Aujourd'hui, l'on espère qu'il ne perdra pas la vue.

Vendredi dernier, M. Louis Arcand, arpenteur, géomètre du Cadastre, était à fumer la pipe avec le Dr. J. B. Boudreau de St. Grégoire, à la demeure de ce dernier. Un enfant était à courir après un chat avec un fusil pour le tuer. L'enfant voulut grimper sur le parron, la détente partit, la charge passa à travers une fenêtre et alla se loger, partie dans le dos de M. Arcand, et partie dans la figure du Dr. Boudreau. Ce dernier avait surtout, un grain de plomb logé quelques lignes au-dessus de l'œil-droit. Avis aux gens qui laissent imprudemment les fusils aux mains des enfants. On nous dit cependant que ces blessures n'ont rien de grave.—*Constitutionnel du 27.*

UNE VIE DOUBLE.—L'Archevêque de Bordeaux décrit de la manière suivante un cas singulier de Somnambulisme chez un jeune prêtre: Il était dans l'habitude d'écrire ses sermons lorsqu'il dormait, et il écrivait toujours d'une manière ferme et vigoureuse, même lorsque l'on plaçait entre ses yeux et le papier sur lequel il écrivait une carte à travers laquelle personne ne pouvait rien voir. Lorsqu'il avait écrit une page qui avait besoin d'être corrigée, il prenait une feuille de papier sur laquelle il n'y avait rien eu d'écrit et de la même dimension que la feuille écrite, et sur cette feuille, il faisait les corrections nécessaires, précisément à l'endroit qu'elles auraient occupé sur la page primitive.

Une chose très-étonnante, c'est la manière dont il écrivait la musique pendant son sommeil; on dit qu'il écrivait avec une précision extrême. Lui apportait-on une chose qu'il avait demandée, il la voyait et attendait ce qu'on lui en disait, mais seulement cela, comme si cette chose se rapportait au sujet de ses pensées. S'il demandait du brandy et qu'on lui apportât de l'eau, il s'en apercevait de suite. Enfin, lorsqu'il était éveillé, il n'avait pas même l'idée de ce qu'il avait fait ou dit dans son sommeil, mais, dans l'accès suivant, il se rappelait fort bien de tout,—et c'est ainsi que sa vie était double, phénomène qui dit-on se reproduit chez tous les somnambules.

MARIAGE.

A Vaudreuil, le 4 courant, par le Rév. M. T. Brossard, curé du lieu, Ernest Desrosiers, Ecr., fils de Léop. Desrosiers, Ecr., Notaire, de Berthier, à Dlle. Marie Louise Indiana, fille de feu H. F. Charlebois, en son vivant, Ecr., Notaire, de Vaudreuil.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Ne me faites pas parler, monsieur Pick, dit le comte d'un ton sérieux. Vous savez que je suis l'ami de Son Altesse, que monseigneur est friand de nouvelles, et qu'en votre qualité d'attaché au lieutenant de police vous êtes au courant de tout. Donc vous venez me faire part des affaires mystérieuses que vous découvrez, je les transmets à Son Altesse qui s'en amuse. Vous êtes largement rétribué pour cela, c'est très-bien, mais ne me faites pas sortir de mon rôle. Si je suis narrateur près de Son Altesse, près de vous je suis un simple auditeur. Vous me confiez les événements criminels accomplis à l'Hôtel de Niorres, vous me mettez au courant de tout ce qui se passe dans cette malheureuse famille, vous me parlez des mariages projetés entre les deux nièces du conseiller et MM. d'Herbois et de Renneville, je vous fais observer à ce propos que si ces unions avaient eu lieu, et si les crimes se continuaient, le vicomte et le marquis se trouveraient un jour héritiers d'une fortune princière; mais ceci n'a été qu'une simple réflexion de ma part, ne l'oubliez pas! je ne sais rien que par vous; je regrette même d'avoir laissé échapper des paroles auxquelles je ne prêtai qu'une attention légère. Corbleu! auriez-vous eu la hardiesse de conclure de là que j'accusais deux bons et braves gentilshommes?"

M. Pick avait écouté sans mot dire les paroles du comte. Quand celui-ci eut achevé, il demeura impassible; puis après quelques instants de réflexion:

—Je demande humblement pardon à monsieur le comte si je l'ai offensé par une supposition erronée, dit-il en se courbant perpendiculairement; mais, je le répète, la sagace observation de monsieur le comte m'avait ouvert les yeux, et j'avais cru...

—Vous avez eu tort de croire. Rappelez-vous, une fois pour toutes, monsieur Pick, que je ne veux être mêlé en rien aux choses de votre métier. Racontez-moi des histoires, et n'écrivez jamais aucune des observations qui peuvent m'échapper au sujet de vos récits."

M. Pick passa sa main derrière l'oreille avec un mouvement semblable à celui que fait, avec sa patte, un chat qui sent l'orage.

—Monsieur le comte daigne m'excuser? dit-il.

—Certainement, cher monsieur Pick, répondit le comte en radouciissant subitement. L'amour du devoir vous a seul entraîné, je le reconnais, et je ne puis vous en vouloir. Ne parlons plus de cela. Dites-moi, vous qui, par profession, connaissez tout le monde, n'auriez-vous pas à ma disposition un prêteur discret aimant à obliger en y trouvant un beau bénéfice?"

—Les gens de cette espèce foisonnent!...

—Oui, mais il y a prêteur et prêteur... J'en voudrais un sérieusement obligé et peu connu... comme celui dont me parlait ce matin un de mes... amis.

—Monsieur le comte veut-il dire le nom?"

—Il s'agissait d'un nommé... attendez donc!... ah! j'y suis! un nommé Roger!

—Roger! répéta Pick en paraissant chercher dans sa mémoire; un prêteur nommé Roger?... je ne connais pas.

—Il existe cependant!

—Monsieur le comte en est sûr?"

—Parbleu! Il a obligé plusieurs personnes bien posées... et tenez! entre autres MM. de Renneville et d'Herbois, dont nous parlions tout à l'heure."

M. Pick se redressa soudain.

—Ah! c'est lui qui prête au marquis et au vicomte! dit-il.

—Mais oui! C'est même leur principal créancier... à ce qu'on m'a dit. Vous voyez bien que ce Roger existe.

—Et ce serait à lui que monsieur voudrait avoir affaire?"

—On m'a chanté ses louanges sur tous les tons, et j'avoue que je désire, pour une circonstance particulière et pressante, être en relation avec lui. C'est, il paraît, un homme parfait, discret comme le dieu du silence, et riche comme Plutus en personne.

—Monsieur le comte a-t-il quelques indications à son égard?"

—Aucune.

—Alors ce sera difficile... mais on trouvera.

—Je compte sur vous, monsieur Pick; mais n'oubliez pas que je ne veux me trouver mêlé en rien dans toutes vos machinations.

—Je n'oublierai pas, et je m'incline profondément devant monsieur le comte. Dans vingt-quatre heures j'aurai des nouvelles de M. Roger."

Et le valet de pied, saluant jusqu'à terre, quittait la pièce, toujours à demi courbe, lorsque le comte le rappela du geste et de la voix.

—Eh! fit Edouard en souriant, prenez donc garde! en saluant vous laissez tomber votre bourse!"

Le comte poussa du pied vers M. Pick une bourse de soie bien gonflée qui gisait sur le tapis.

L'agent se précipita vivement, ramassa le précieux objet, et l'enfourant dans la poche de son gilet:

—Monsieur le comte mérite de posséder une fortune royale," dit-il.

Puis, saluant encore, il disparut derrière la porte qu'il ferma doucement.

Le comte, demeuré seul, parcourut rapidement la pièce dans toute son étendue.

—Cet homme est un trésor!" murmura-t-il.

En ce moment on gratta de nouveau à la porte, et le jockey montra sa jolie tête par l'entre-bâillement du battant.

—Qu'est-ce? fit Edouard en s'arrêtant dans sa promenade.

—Une personne qui demande à parler à monsieur le comte.

—Son nom?"

—M. Fouché.

—Fouché! répéta le comte, je ne connais pas."

Le jockey attendait la décision de son maître. Celui-ci réfléchit durant quelques instants, puis reprenant la parole:

—Faites entrer au salon, dit-il, je reçois!"

XXXI.—Monsieur Roger.

—Mille pardons, messieurs, je vous fais un million d'excuses! avait dit M. Roger en s'adressant aux deux bourgeois que son entrée avait brusquement réveillés; le pied m'a tourné... j'ai failli tomber et, en me retenant, j'ai causé involontairement le vacarme qui vous a si impertinamment réveillés.

—Il n'y a pas de mal, monsieur, dit M. Gervais.

—Mieux vaut cela qu'une jambe cassée, ajouta M. Gorain.

—C'est l'ombre qui règne dans cette salle, reprit M. Roger, qui a causé l'accident, je ne voyais plus en entrant. Au reste, Mme Lefebvre a raison de tenir ses rideaux fermés, c'est une bonne précaution qui empêche la chaleur d'entrer, et par le temps qu'il fait aujourd'hui...

—Le fait est que la chaleur est plus forte qu'hier, dit M. Gervais; j'ai consulté mon thermomètre avant de sortir ce matin, et j'ai constaté deux degrés de plus...

—On cuit dans sa peau! fit observer M. Gorain.

—On boirait la mer et les poissons! ajouta M. Gervais.

—Si nous nous rafraîchissions avant le dîner?.. qu'en pensez-vous, compère?"

—Ma foi! je pense que c'est une bonne idée.

—Une bouteille de bière?"

—Va pour une bouteille; mais...

—Quoi?... demanda M. Gorain, lequel s'était déjà levé pour appeler la servante.

—Nous ne boirons pas une bouteille à nous deux avant le dîner, et ce serait regrettable d'en perdre: ça coûte au moins douze sols, savez-vous?"

—C'est vrai, dit M. Gorain; cependant j'ai grand chaud.

—Et moi aussi... mais douze sols ne se trouvent pas sous les pas d'un cheval, voisin.

—Bah! fit M. Gorain d'un petit air décidé, pour une fois!... je ne le dirai pas à mon épouse."

M. Roger s'était installé pendant la conversation des deux amis à une table voisine de la leur, et n'avait pas perdu une parole échangée entre les bourgeois.

En voyant M. Gorain se soulever de nouveau sur son siège pour demander la bouteille de bière, M. Roger se pencha gracieusement dans sa direction:

—Mon Dieu! messieurs, dit-il de sa voix la plus insinuante, je vous demande humblement un million de pardons pour la licence que je vais me permettre, mais il s'agit d'un service que je désirerais réclamer de vous...

A cette nouvelle inattendue, MM. Gorain et Gervais se regardèrent avec une certaine inquiétude: le mot *service* les avait vivement effarouchés, et par un même mouvement instinctif, chacun d'eux porta à la fois sa main droite à la poche de sa veste comme pour la défendre contre une attaque.

M. Roger remarqua la pantomime expressive des deux amis, et un sourire légèrement ironique vint éclairer sa physionomie.

—Le service que j'ai à réclamer de vous, messieurs, a pour but d'alléger vos dépenses et la mienne, dit-il.

—Comment? dit M. Gervais en souriant.

—Mais, comme vous j'ai grand chaud, comme vous j'ai grand soif, dit M. Roger, comme vous j'aime la bière, mais je m'abstiens d'en demander pour moi seul, tandis que si vous voulez me permettre de prendre ma part de celle que vous allez faire venir, en payant mon écot, bien entendu, je satisferai ma soif sans trop faire gémir ma bourse, et j'aurai l'honneur de trinquer avec vous..."

MM. Gervais et Gorain se regardèrent encore, mais cette fois l'épanouissement de leurs traits avait brusquement remplacé le sentiment d'inquiétude que nous avons signalé.

—Mais... cette proposition me paraît fort acceptable, dit M. Gorain en faisant un signe à M. Gervais.

—Enchanté de trinquer avec monsieur..."

—Roger, pour vous servir s'il en était capable, interrompit le solliciteur.

—Habitant de Versailles, peut-être? demanda M. Gorain.

—Employé chez M. le comte de Breteuil.

—Chez Mgr. le ministre! dit M. Gervais avec admiration.

—Oh! se hâta d'ajouter M. Roger, employé bien infime, bien peu en faveur, mais cependant en état d'obliger parfois ses amis."

Les deux bourgeois se levèrent avec un empressement manifeste.

—Honoré de faire votre connaissance, cher monsieur, dit Gorain en invitant du geste l'employé du ministère à prendre place en face de lui.

—Trop heureux si je puis vous être jamais bon à quelque chose, répondit modestement Roger en s'asseyant.

—La fille!... la fille!... cria Gervais.

—Mé v'la! répondit la voix traînante de Jeanneton.

—Que désirent ces messieurs? demanda vivement Mme Lefebvre, en ouvrant la porte vitrée.

—Une bouteille de bière, chère hôtesse, et trois verres.

—Holà, Jeanneton! cria la blanchisseuse en s'adressant à sa servante, vous avez entendu? Leste et preste, ma mie!... en deux temps à la cave!"

Quelques instants après, Jeanneton, tenant dans son bras une bouteille de bière et à la main trois grands verres empilés les uns dans les autres, entra dans la salle et déposa le tout sur la table.

M. Gorain fit sauter le bouchon et la mousse blanche déborda bientôt de chacun des verres.

—De sorte que vous voyez souvent Monseigneur? demanda M. Gervais.

—Deux ou trois fois par jour," répondit l'employé.

M. Gorain joignit les mains avec admiration. Le digne bourgeois était intérieurement enchanté en pensant qu'il pourrait raconter à ses amis et connaissances qu'il avait trinqué à Versailles avec le confident d'un ministre.

Quant à M. Gervais, il songeait sérieusement à payer la part de consommation de l'employé.

—Il y a des jours, reprit M. Roger, où je suis comme aujourd'hui, tellement fatigué, harassé, épuisé, où j'ai eu à compulser tant d'affaires, à annoter un si grand nombre de pièces, à faire tant de courses, que je me sens rendu, découragé, et que, redoutant de ne pouvoir supporter une telle existence, je supplie M. le comte d'agréer ma démission; mais Monseigneur crie, tempête, se fâche, puis, quand il me voit résolu: "Eh! mon cher Roger, finit-il par me dire, si vous vous en allez, que voulez-vous que je devienne? Il ne me reste plus qu'à aller porter au roi mon portefeuille." Alors que voulez-vous que je fasse, messieurs? les paroles me remuent, je cède, Monseigneur me serre les mains, me nomme son ami, me dit de songer à la France... et je retourne à mon bureau.

—Pauvre monsieur Roger, dit M. Gorain.

—Quel courage! ajouta M. Gervais.

—Mais, reprit M. Gorain, est-ce que toutes les affaires du royaume vous passent par les mains.

—Oh! cher monsieur, répondit l'employé, je n'y suffirais pas. M. le comte de Breteuil est ministre de la maison du roi, vous le savez. Il a dans ses attributions seulement l'administration de la maison civile du roi, les affaires du clergé, celles de la noblesse, les honneurs de la cour, la direction des cours de justice, des gouvernements de province, des intendances, et enfin Monseigneur a encore dans son département la ville et généralité de Paris.

—Peste! c'est déjà assez joli.

—Et cela vous vaut une belle position, hein? demanda curieusement M. Gervais.

—Je ne me plains pas... et ce qui me fait plaisir surtout, c'est de pouvoir faire du bien à ceux que j'aime. Je place leurs

enfants, je les pousse; et dernièrement j'ai fait nommer, tel que vous me voyez, trois de mes amis échevins.

—Echevin! s'écria M. Gorain, le rêve de ma vie!

—Une seconde bouteille! dit vivement M. Gervais.

—Non, mille grâces! je n'ai plus soif! répondit l'employé en remerciant du geste.

—Je vous en prie! insista le bourgeois.

—Encore une fois, bien obligé! dit Roger; puis changeant de ton: C'est surtout la ville de Paris qui me donne un tracassé inouï! continua-t-il.

—Voyez-vous ça! dit M. Gorain.

—Il n'y a pas de semaine, pas de jour où je ne suis obligé de m'occuper de quelque important événement. Il faut que je sache tout, moi! Ainsi, tenez, en ce moment même il existe une affaire qui préoccupe excessivement Monseigneur et qu'il faut que je tire au clair.

—Quelle affaire? demanda M. Gervais.

—Mon Dieu... je ne devrais pas peut-être me laisser aller ainsi à causer... dit M. Roger en paraissant hésiter, mais c'est que vous m'avez plu tous deux au premier abord...

—Très-flatté... murmura Gorain.

—Entre honnêtes gens on se devine! ajouta Gervais.

—Moi, reprit Gorain, je suis propriétaire à Paris, rue Saint-Honoré..."

M. Roger salua avec une considération évidente.

—Et, continua M. Gorain en se rengorgeant, bien que Gervais que voici, ne soit pas propriétaire comme moi, je n'en réponds pas moins de sa moralité. Je m'appelle Gorain!

—Gorain! répéta l'employé, comme si ce nom eût éveillé subitement un souvenir dans son esprit.

—Oui, monsieur, Gorain de père et fils!

—Et vous habitez rue Saint-Honoré?"

—Oui, monsieur, dans ma maison, au-dessous de maître Danton, un avocat célèbre et mon locataire.

—Mais vous êtes voisin d'un teinturier?"

—De Bernard.

—Ah! voilà qui est particulier!

—Comment? fit le bourgeois avec étonnement.

—Il n'y a pas huit jours que votre nom a été prononcé devant moi par M. de Boulainvilliers..."

—Le prévôt de Paris?"

—Lui-même.

—Il parlait de moi? s'écria M. Gorain avec une émotion extrême.

—Il en a même parlé longuement.

—A quel propos, mon Dieu?"

—A propos de la dernière Saint-Roch!" (1)

M. Gorain devint subitement cramois.

—Pas possible! balbutia-t-il.

—C'est cependant comme j'ai l'honneur de vous le dire, continua froidement l'employé. Et M. le prévôt a ajouté qu'il espérait bien qu'à la Saint-Roch prochaine, il verrait votre nom figurer sur la liste des échevins.

—Je vous l'avais toujours dit, Gorain! fit observer M. Gervais avec assurance.

—C'est vrai, compère, c'est vrai... balbutia le bourgeois remué dans sa vanité, mais je ne pensais pas... je ne savais pas... D'ailleurs il me faudrait des protections..."

—Oh! dit l'employé d'un air dédaigneux, s'il ne s'agit que de cela..."

—Quoi! s'écria M. Gorain, vous daigneriez..."

—Pourquoi pas, monsieur Gorain? j'aime à faire plaisir et à obliger les braves gens.

—Monsieur... monsieur... commença Gorain.

—Ne parlons plus de cela! interrompit Roger, nous en recauserons quand il sera temps, je vous le promets. Votre nom, en me rappelant ma conversation avec M. de Boulainvilliers, m'a remis précisément sur la voie de l'événement dont j'allais vous faire part et que vous paraissiez désireux de connaître. J'en causais encore il y a une heure avec M. le comte de Breteuil.

—Quoi! fit M. Gorain émerveillé, Monseigneur aussi a daigné parler de moi?"

—Cette fois, je dois vous dire que vous vous trompez, dit l'employé! Entre M. le comte et moi, il ne s'agissait pas de vous, mais de votre voisin..."

—De Bernard le teinturier?"

—Précisément. Nous nous occupons de l'étrange disparition de sa fille.

—Quoi! dit M. Gervais, Monseigneur s'occupe de cette enfant?"

—Sans doute, cher monsieur, monseigneur à l'œil ouvert sur tout ce qui se passe à Paris. Le roi, la reine, sont instruits de cette affaire, et leurs Majestés ont donné les ordres les plus positifs pour que l'enfant soit retrouvé.

(A continuer.)

1. C'était le jour de Saint-Roch que les notables bourgeois étaient convoqués à l'hôtel de ville de Paris pour nommer chaque année quatre échevins.

PANIQUE.—On donne une curieuse origine au mot *Panique* (crainte.) Si nous en croyons les anciens poètes grecs, Bacchus, le fameux dieu du vin, faisait un jour une expédition militaire dans l'Inde. Ceci se passait avant qu'il ne fût fait dieu, au temps où il jouait sur la terre le rôle de héros. Son lieutenant-général était un personnage, du nom de Pan. Dans cette expédition, il tira son chef d'un passage très-difficile, au moyen d'une ruse bien simple, ruse qui a immortalisé le nom de son auteur. L'armée de Bacchus était entourée, dans une vallée, par une armée bien supérieure à la sienne, alors Pan conseilla à ses soldats de pousser des cris dans la nuit, ce qui fut fait et ce qui surprit si fort l'armée ennemi, qu'elle prit immédiatement la fuite; c'est de là que les Grecs et les Romains donnent le nom de *terreurs paniques* à ces craintes soudaines et sans motif raisonnable qui frappent quelquefois l'esprit de certaines personnes.

CAUTIONNEMENT D'UN GENRE SINGULIER.—L'assassinat d'Edouard, le martyr, a donné lieu au cautionnement dont nous allons parler. Lorsque les Danois étaient tout-puissants en Angleterre, si un natif buvait, souvent ils le poignardaient avec une dague ou un couteau; et c'est pour cette raison qu'aucun des natifs ne voulait boire là où se trouvait plusieurs personnes réunies, à moins qu'un de ceux qui étaient présents ne se portât sa sûreté, sa caution, ne répondit enfin qu'il ne lui arriverait aucun mal pendant qu'il prendrait son verre de boisson. Lorsqu'une personne voulait boire, elle demandait à un de ses voisins de vouloir bien être sa caution; ce voisin répondait qu'il y consentait et il tenait son couteau ou son épée dans sa main afin de défendre son confrère pendant que celui-ci buvait.

VARIÉTÉS.

Au camp de Châlons, un mobile pas content ne cessait de jurer.

—Ah! camarade, lui dit un autre mobile tous frais sorti du collège des jésuites, au moins n'employez que des mots qui sont dans le dictionnaire.

PITOU (à son sergent).—Pour lors, sergent, expliquez-moi sans vous commander ce que c'est que le Luxembourg.

LE SERGENT.—C'est comme qui dirait le jardin de la Prusse.

—Alors qu'il y a des bonnes?
—Sur tous les bancs, Pitou.

—Je demande à aller m'y asseoir.

Le général M... rentrait l'autre soir à Strasbourg dans une voiture attelée de quatre chevaux.

Un brave Strasbourgeois, garde national de faction à l'une des portes, veut faire arrêter la voiture.

—C'est le général, dit le cocher.

—Ah! pardon, dit le garde national, mais j'étais curieux de savoir ce qu'il y avait de si lourd dans la voiture pour être traînée par quatre chevaux.

—Pourquoi que les prussiens n'ont pas de chassepots? demande Dumanet à Pitou.

—Parce que tous les prussiens sont tailleurs ou bottiers de naissance, et pour lors ils ne sont habitués qu'à l'aiguille, répond Pitou.

L'autre matin, au lever du jour, un poste d'avant-garde est réveillé par une fusillade.

—Tiens, dit le sergent en commandant ses hommes, les Prussiens ouvrent de bonne heure aujourd'hui.

Le général de*** — nous ne le connaissons pas, à cause de la loi du silence—était allé en voiture faire une reconnaissance. Il avait amené avec lui un de ses amis qui habite Strasbourg.

Le général fait avancer la voiture jusqu'à une portée de fusil prussien. Puis il descend, et monte à cheval pour aller plus avant encore.

—Attends-moi, dit-il à son ami, je reviens dans une demi-heure.

—Mais, s'écria l'ami, les prussiens vont prendre la voiture pour une cible.

—Eh bien! lève les glaces, répondit le général en s'élançant du côté de l'ennemi.

Le fils de Lord Spencer, autrefois Chambellan en Angleterre, tient de son père, qui l'acheta du comte Montholon, la redingote que Napoléon I. portait à Sainte-Hélène.

Il est singulier de voir la redingote du grand homme passer dans la famille des spencer.

Calino est au camp de Saint-Maur, il couche sous la tente avec ses camarades.

Au milieu de la nuit la chambrée est réveillée par un coup de pistolet.

—Qu'y a-t-il? demandent les mobiles.

—Camarades, répond Calino, c'est une souris que je viens de tuer, j'avais peur qu'elle ne vous réveillât.



J. H. WALKER, GRAVEUR SUR BOIS NO. 13, PLACE D'ARMES, MONTREAL.

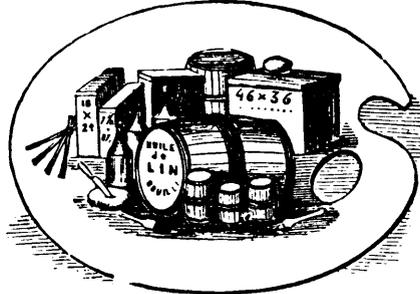
Je n'emploie pas de solliciteurs.

L. P. DUFRESNE, MARCHAND DE Montres en or et en argent, Bijouteries, etc. 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL.

E. POITRAS, FERBLANTIER ET MARCHAND DE POELES DE TOUTES SORTES. 65, RUE ST. JOSEPH, (Vis-à-vis l'Hôtel Rapin) MONTREAL.

N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 208, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE. MONTREAL, où l'on trouvera des DRAPS, CASIMIRS ET TWEEDS de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux.

L. N. DENIS. PEINTRE D'ENSEIGNES ETC.



313-RUE ST. LAURENT-313 IMPORTATEUR DE PEINTURE, HUILE, VITRE, MASTIC, 40b TAPISSERIE, LAMPES, ETC.

GRANDE VENTE DE HARDES FAITES.

- 650 PARDESSUS. 400 PEA JACKETS. 1,000 PAIRES PANTALONS. 800 VESTES. 800 CHEMISES CASIMIR. 1,000 PAIRES CALEÇONS. Etc., Etc., Etc.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph. 40-6m.



AVIS AUX CONTRACTEURS.

Des SOUMISSIONS cachetées, adressées au sousigné, et endossées "Soumission pour Travaux dans un Port de Lac," seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI, le 24e Novembre prochain, pour améliorations aux places ci-dessous mentionnées: A L'ILE CHANTRY, LAC HURON, la construction d'un Brise-Glace et d'un Phare de Crib Work. A GODERICH, LAC HURON, le Nettoyement et les Travaux nécessaires pour faire une nouvelle entrée du Canal dans le port et l'élargissement du Bassin intérieur. A RONDEAU, LAC ERIE, l'élargissement du Canal, le creusement d'une partie du Bassin et la construction de Jetées à l'entrée, &c.

Les plans et devis de ces divers ouvrages peuvent être vus à ce Bureau ou au Bureau de Douanes, Goderich, le et après Lundi, le 7me jour de Novembre prochain, où on peut se procurer des formes de soumissions imprimées.

Les soumissions peuvent être envoyées pour les travaux séparément ou toutes ensemble: mais en tous cas elles doivent être en parfait accord avec les formules imprimées.

Les signatures de deux personnes solvables, résidant dans la Puissance et qui voudront se porter garants pour la due exécution du contrat, devront être apposées à chaque soumission. Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ou aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 5 Octobre 1870. 41d.



AVIS AUX CONTRACTEURS

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, endossées "Soumission pour le Bureau de Poste de Québec," seront reçues à ce Bureau jusqu'à VENDREDI SOIR, le 28 courant, pour la construction d'un nouveau Bureau de Poste, à Québec.

On peut voir les plans et spécifications au Bureau de Pierre Gauvreau, Ecr., Architecte, Département des Travaux Publics, Québec, le et après Samedi, le 15 courant.

Les signatures de deux personnes solvables, qui voudront bien devenir cautions pour la due exécution du contrat devront être attachées à chaque soumission.

Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ou aucune des soumissions. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, 3 Octobre 1870. 40-c

ACTE DE FAILLITE DE 1869. PROVINCE DE QUEBEC, COUR SUPERIEURE. District de Montréal. In re BERNARD BERNARD, Failli.

ET TANCREDE SAUVAGEAU, Syndic. MARDI, le 25 Octobre prochain le sousigné s'adressera à la dite Cour pour obtenir sa décharge en vertu du dit Acte. BERNARD BERNARD, Par MOUSSEAU & DAVID, Ses Procureurs ad litem. Montréal, 15 Septembre, 1870. 37e

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.)

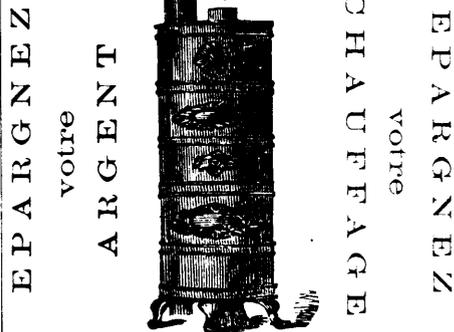
Le Sousigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médicines Patentés, Brayers, Epunges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangues, Savons de Toilette, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc. Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, Montréal, 26 mai 1870. 21zz

LE MEILLEUR

ASSORTIMENT DE POELES SE TROUVE AU No. 529 RUE CRAIG, Entr'autres, "L'ORIENTAL" qui a fait ses preuves, Et le "STEWART"

poêle à cuisine, pour le bois et pour charbon, qui a pris le 1er prix à l'exposition 1870. On trouvera aussi tout ce qu'il faut pour réparer les anciens poeles.

MEILLEUR ET CIE. 526 RUE CRAIG, MONTREAL. 40-m



LES soussignés appellent respectueusement l'attention du public au fait suivant:—qu'en se servant de NORTH'S PATENT HEATER,

que l'on peut appliquer à toute espèce de poêle, ou à charbon ou à bois, on effectue une épargne de presque CINQUANTE POUR CENT EN CHAUFFAGE,

Pendant trois ans passés plus de 300 ont été en usage à Montréal et le voisinage, et en tous cas ils ont donné la plus complète satisfaction.

On peut les attacher aux poeles de cuisine sans aucun obstacle à ses opérations.

On peut obtenir des renseignements chez les suivants:—M. M. Ferrier et Cie., Quincailliers; J. A. Mathewson, Ecr., Epicier en gros; J. Torrance, Jr. Ecr. do.; F. E. Grafton, Esq., papetier; les administrateurs de l'Eglise méthodiste, Rue Laguchetière; les administrateurs de l'Eglise Baptiste, Pointe St. Charles; les Sœurs Grises; les Sœurs de la Congregation, Rues Craig et Visitation; et autres.

EGAN ET BRO. FERBLANTIERS ET PLOMBIERS, ETC. LES SEULS FABRICANTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC. No. 20 RUE ST. ANTOINE

N. B. Agence pour le système patenté Warner pour le chauffage et la ventilation des édifices. Des hommes compétents montent les poeles au plus court délai.

On demande des agents dans chaque ville et village du Bas-Canada. Des hommes capables peuvent gagner de dix à quinze piastres par jour. 39e

MAISON FONDEE EN 1842.

J. B. ROLLAND ET FILS. LIBRAIRES EDITEURS ET IMPORTATEURS D'ARTICLES FRANÇAIS, BELGES ET ALLEMANDS.

Spécialités d'articles employés dans les maisons Religieuses, Séminaires, Lycées, Collèges, Pensions et Ecoles.

Livres de Comptes et Registres fabriqués avec papier de première qualité et reliés avec solidité.

CARTES A JOUER ET L'APISSERIES.

Les personnes qui ne sont pas dans l'habitude d'acheter à notre librairie et par conséquent, ne connaissent pas tous les avantages, que nos nombreuses pratiques trouvent à notre Etablissement, voudront bien consulter nos listes de prix, ou de nous faire visite avant d'aller acheter ailleurs.

J. B. ROLLAND ET FILS, MONTREAL, RUE ST. VINCENT, 12 ET 14.

N. B. On peut facilement et en toute sûreté, se procurer de nos Livres ou autres articles, soit par l'express, ou par la Poste. Lorsque l'on envoie le prix des effets demandés, il faut ajouter dix par cent pour en payer le port, si l'expédition doit se faire par la Poste. 34-5

ETABLIS EN 1840.

F. X. BEAUCHAMP, (successeur de D. Smillie.) Manufacturier et Marchand de BIJOUX, PIERRES PRECIEUSES gardés en magasin, et taillées, polies et montées dans les derniers goûts.

MONTRES et BIJOUX soigneusement et promptement réparés.

No. 134, coin des rues ST. FRANCOIS-XAVIER et FORTIFICATION, presque en face du côté droit de la Banque du Peuple. Montréal, 4 mai 1870. 18ay

REDUCTION.

GLACIERES GLACIERES C'est le bon temps de se procurer une bonne GLACIERE. A BON MARCHÉ.

UNE réduction de 20 par cent sera faite à tout acheteur, une visite est respectueusement sollicitée.

GEORGE YON, Ferblantier et Plombier, No. 241 RUE ST. LAURENT.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renon, TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 4 mai 1870. 18zz

LA CHAISE-PLIANTE et la CHAISE-CANAPÉ combinées EN UNE SEULE, BREVETÉE. G. M. FANDUWARD ET CIE., 283, rue Notre-Dame. 27tf

DEPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 8 Octobre, 1870. L'ESCOMPTE AUTORISE sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent. R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes. L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 6d

BONNE NOUVELLE! OUVERTURE DE L'HOTEL DU CANADA RUE ST. GABRIEL, MONTREAL. \$1 PAR JOUR SEULEMENT. Cet Hôtel, qui vient d'être réparé et meublé à neuf, offre tous les avantages possibles aux marchands et en général à tous ceux qui visitent Montréal. On y trouve tout le confort désirable, et le service se fait avec une extrême régularité et sur un haut pied. Cet hôtel a été ouvert jeudi, le 6 mai, par M. G. B. Ware propriétaire, et F. X. Fortin gérant, et ces Messieurs sollicitent respectueusement une visite pour s'assurer des avantages que l'on offre pour la modique somme d'une piastre par jour. M. Fortin est canadien, et ses capacités comme hôtelier sont généralement connues. Pension sans chambres à des prix très modérés. 20s

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS. Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS. SOUSCRIPTION D'AVANCE \$4.00 par an. PAR NUMERO 10 Centins.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'Editeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Editeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance. AGENCE GENERALE: 1-COTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319-RUE ST. ANTOINE-319

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE Publié tous les Jedis à Montréal, Canada. Par GEORGE E. DESBARATS & CIE. ABONNEMENT.....\$2.50 par année Aux Etats-Unis..... 3.00 Par numéro..... 5 Centins Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES.....10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins " 2me " 3e " 4e " 5e " 6e " 7e " 8e " 9e " 10e " Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois. FRAIS DE POSTE-ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trimestre, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique, aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal. Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.